



N° 10
JUILLET
AOUT
SEPTEMBRE
1957

N° 6139
Nouvelles du MEXIQUE

L'AMPARO, PROTECTION JUDICIAIRE DES DROITS DE L'HOMME

par Germán FERNANDEZ DEL CASTILLO

Ancien Directeur de l'Ecole Libre de Droit.



EN 1821, après onze ans de luttes acharnées pour sa liberté, le Mexique accédait à une vie indépendante. Dans la recherche de ses destinées, des gouvernements instables étaient exposés à tomber entre les mains d'anciens *caudillos* qui, trempés dans les rigneurs de la guerre, avaient tendance à s'imposer par la force et à s'ériger en dictateurs. Les effets de cette situation devenaient plus sensibles à raison de l'étendue d'un territoire de plus de quatre millions de kilomètres carrés, pour dix millions d'habitants, et dépourvu de moyens de communication faciles.

Dans ces conditions, les déclarations de droits de l'homme contenues dans les lois constitutionnelles risquaient de devenir lettre morte, lorsque l'intérêt des gens, au pouvoir par la force des armes, était en jeu. Il convenait donc de donner au peuple une procédure, accessible et efficace, permettant aux tribunaux de le protéger en mettant un frein aux abus de pouvoir.

C'est ainsi qu'en 1843, l'Etat de Yucatán, qui se donnait une Constitution locale, décida — sur la proposition du député Manuel C. Rejón (article 63) que les juges de première instance soutiendraient dans l'exercice des droits essentiels de l'homme, quiconque solliciterait leur protection contre tout fonctionnaire n'appartenant pas à l'ordre judiciaire, en statuant brièvement et sommairement sur les questions soulevées par l'application du principe énoncé ci-dessus.

Plus tard, en des heures tragiques pour la patrie, devant les calamités auxquelles elle devait faire face, à la suite d'une guerre inégale avec l'étranger, les réformes constitutionnelles de 1847, appliquées à la République tout entière, sur la proposition du député Mariano Otero, stipulèrent, en leur article 25, que les tribunaux de la Fédération protégeraient tout habitant de la République dans l'exercice et la conservation des droits que lui accordaient aussi bien cette Constitution que les lois constitutionnelles, contre toute atteinte des Pouvoirs législatif et exécutif, soit de la Fédération, soit des Etats fédérés, lesdits tribunaux devant apporter leur soutien aux cas d'espèce, sans s'étendre à des généralités dans leurs considérants relatifs

à la loi ou à l'acte qui les aurait motivés.

La Constitution Fédérale de 1857, qui respectait la même structure, précisait en outre que l'instance en protection, dite « Amparo » devait être suivie à la demande de la partie lésée, au moyen de la procédure et des voies d'exécution prescrites par la loi, et que le jugement ne pouvait viser que des

particuliers. La Constitution de 1917, actuellement en vigueur, et les modifications apportées en 1950, mettant à profit l'expérience acquise, réglementèrent quelques autres aspects de la protection.

Il n'est pas, au Mexique, d'institution politique plus honorée, mieux enracinée aux yeux du peuple, que l'« Amparo », jugement de protection par



Statue de Mariano Otero, à la Cour Suprême de Justice de Mexico (détail).

lequel le citoyen a été protégé de l'arbitraire au cours de ces cent neuf années qui ont suivi son application. Grâce à cette procédure, la vie de condamnés sans procès ou à la suite d'instances entachées de vices de forme, a été sauvée; des individus qui purgeaient des peines de prison ont recouvré la liberté; d'autres, obligés — sans qu'eussent été remplies les formalités légales — à prêter services aux armées ou aux travaux publics ont été libérés; des foyers ont été défendus; la liberté de pensée a été garantie, des confiscations ont été évitées.

Cette formule a permis à la Délégation mexicaine à la IX^e Conférence Internationale Américaine de présenter la motion suivante : « Les Droits de l'Homme feront l'objet d'une déclaration toute spéciale. Il appartient à chaque Etat de les protéger. La généralisation d'un recours tel que le jugement de protection est à recommander. » Lors de cette conférence, réunie à Bogotá en avril 1948, le Délégué du Mexique (auteur de ces pages) proposa d'inclure dans la Déclaration Américaine des Droits et des Devoirs de l'Homme, un article garantissant le respect efficace des droits énoncés par une réglementation intérieure de chaque Etat, donnant ainsi satisfaction à certaines Délégations qui estimaient cette Déclaration dénuée d'efficacité pratique. Celles-ci avaient, en effet, été découragées par une résolution tendant à ce que la Déclaration ne fasse pas l'objet d'un traité et ne soit pas incorporée au Pacte inter-américain en préparation et appelé, par la suite, Pacte de Bogotá.

Après de longs débats au Comité d'études sur les Droits de l'Homme et à la VI^e Commission, l'Assemblée approuva l'article proposé par le Délégué du Mexique dans les termes ci-dessous et l'incorpora, à l'unanimité, à l'article XVIII de la Déclaration Américaine des Droits et des Devoirs de l'Homme :

« Toute personne peut avoir recours « aux tribunaux pour faire valoir ses « droits. Elle doit également disposer « d'une procédure simple et rapide « par laquelle la justice la protégera « contre les actes de l'autorité portant « atteinte, à son détriment, à certains des droits fondamentaux con- « sacrés constitutionnellement. »

A la fin de l'année 1948, alors que l'Assemblée Générale des Nations Unies discutait de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, le Délégué du Mexique, M. Pablo Campos Ortiz, proposa — à la Troisième Commission — que l'article XVIII de la Déclaration Américaine des Droits et des Devoirs de l'Homme fût inclus, à titre d'amendement à l'article 6 du Projet. Cette proposition, chaleureusement soutenue par de nombreuses Délégations, fut, après discussion, incorporée à l'unanimité à la Déclara-

tion Universelle des Droits de l'Homme, sous l'article 8 ainsi libellé :

« Toute personne a droit à un recours effectif devant les tribunaux « nationaux compétents, qui la protègent des actes portant atteinte à « ses droits fondamentaux reconnus « par la Constitution ou par la Loi. »

Conformément à ces dispositions, l'homme a fondamentalement droit à ce que la Déclaration ne soit pas purement théorique ou abstraite, et qu'elle ait une application pratique et concrète.

Ce droit n'est pas une règle de procédure; il est substantiel et consiste en un recours effectif prescrit par les législations nationales qui donnent compétence aux tribunaux appelés à en connaître, afin que toute personne puisse être protégée contre des actes portant atteinte aux droits fondamentaux également reconnus par les lois du pays. Il est donc nécessaire que les Etats réglementent ces matières pour que la personne humaine obtienne satisfaction dans l'application de ce droit essentiel.

Les lois promulguées à cet effet comporteront les règles de procédure adéquates afin que le recours réponde aux fins prévues, conformément aux prescriptions énoncées.

Le demandeur sera toute personne ayant subi un préjudice dans ses droits fondamentaux reconnus par la Constitution ou par la Loi. C'est donc la personne lésée qui a intérêt à faire cesser la violation; aussi, ce recours sera-t-il toujours exercé à la demande de la partie lésée. Toutefois, cette dernière devra mandater d'autres personnes pour exercer le recours quand la nature même de l'infraction interdit au demandeur de le faire lui-même, notamment lorsqu'il est privé de liberté ou se trouve en danger de mort.

Aux termes de cet article, donne lieu à « exception » légale, tout acte, commis par un particulier ou une autorité, une personne physique ou une personne morale, et qui porte atteinte aux droits fondamentaux. Cependant, les particuliers étant astreints par la législation à ne pas violer les droits d'autrui, et, au cas où ils les violeraient, le Gouvernement intervenant normalement pour les en empêcher, la protection prévue par la Déclaration devra donc s'appliquer plus particulièrement à des actes commis par l'autorité qui ferait un mauvais usage de son pouvoir et à laquelle la victime ne pourrait s'affronter isolément. Dans ces cas, si le Gouvernement — dont ladite autorité fait partie — n'empêchait pas l'acte attentatoire, afin de ne pas créer de conflits dans le cadre même des organes gouvernementaux, les tribunaux compétents, saisis de l'« Amparo », quelle que soit leur dénomination, sont tenus de fournir au lésé la protection nécessaire en vue de faire cesser l'infraction.

Le tribunal qui connaît de cette « exception » doit être celui du lieu où a été commise la violation. C'est là une des plus grandes habiletés de cet article et, par conséquent, de la Déclaration Universelle puisque, en mettant entre les mains des organismes judiciaires locaux la faculté de redresser les actes contraires aux droits fondamentaux, il rend accessible au peuple, grâce à la procédure d'assistance, l'exercice effectif de ses droits fondamentaux à travers ses propres institutions. La liberté peut ainsi régner dans le cadre de l'ordre juridique national, ce qui accroît sans doute l'amour de la liberté, ainsi que la confiance commune dans sa réalisation.

Si les Etats appliquaient strictement l'article 8 de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, en incorporant la sauvegarde de ces droits dans la réglementation intérieure de leur pays, la création de tribunaux internationaux appelés à connaître de violations de ces droits deviendrait superflue.

En tout cas, l'attention portée par chaque pays au respect des Droits de l'Homme est un premier pas dans la voie de l'observance efficace de la Déclaration Universelle. L'article 8 stipule que les droits fondamentaux seront reconnus par la Constitution et par la Loi; il préconise aussi la création d'un recours judiciaire effectif pour protéger l'individu contre les actes portant atteinte à ces droits; et il prévoit enfin que l'on donne compétence à des tribunaux nationaux pour qu'ils connaissent de ce recours. C'est donc là un programme complet d'action pour la sauvegarde nationale des Droits de l'Homme que l'expérience perfectionnera et généralisera dans le domaine universel.

Le recours doit être effectif, c'est-à-dire qu'il doit répondre à la protection de l'individu contre les actes portant atteinte à ses droits fondamentaux reconnus par la Constitution ou par la Loi. On protège une personne qui en est victime pour rétablir l'ordre juridique ébranlé par le contrevenant. Il n'est pas nécessaire que la victime soit faible pour la protéger du puissant, mais il est essentiel que l'on ait porté atteinte à ses droits fondamentaux; par conséquent, on doit faire cesser les effets de l'infraction. A cet égard, point n'est besoin non plus que la violation soit actuelle; elle peut ne pas avoir encore été réalisée, mais être imminente, comme lorsqu'il s'agit d'ôter la vie à une personne ou pour l'empêcher d'exprimer librement ses idées; elle peut être actuelle, comme pour la privation de liberté, ou être passée, comme dans le cas d'une déposssession consommée.

Dans tous ces cas, la victime doit être protégée de manière à ce que lui soit restituée la pleine possession du droit fondamental violé, en remettant

les choses dans l'état où elles se trouvaient avant l'abus de pouvoir, si l'acte incriminé était de caractère positif. Quand l'acte est de caractère négatif, la procédure de protection oblige le responsable à œuvrer en vue de respecter le droit dont il s'agit et à exécuter, en conséquence, ce que ce droit même exige. En d'autres termes, la protection doit opérer dans tous les cas de violation des droits fondamentaux, à l'exception de ceux qui ne pourraient être réparés, comme dans le cas où l'on a déjà ôté la vie à la victime.

Tous les pays, dans le cadre de leur organisation juridique, disposent de procédures et de tribunaux pour réformer les violations du droit en général. Ces procédures ne sont pas opposées à l'« exception de protection » et elles n'excluent point son application. Le recours à la protection, prévu dans la Déclaration Universelle, ne vise que la violation de droits fondamentaux reconnus par la Constitution ou par la Loi. En conséquence, son caractère particulier la distingue de toutes les autres procédures. Si les procédures courantes étaient efficaces pour redresser opportunément la violation des droits fondamentaux, l'on n'aurait pas besoin de faire appel à l'« Amparo », car la protection a précisément pour objet d'éviter la violation de garanties ou de réparer, si possible, celles qui sont déjà commises, quand les voies ordinaires se sont montrées inopérantes. Et cela qu'il s'agisse de l'influence exercée par l'autorité exécutive sur les éléments gouvernementaux appelés à l'éviter, ou bien de la lenteur de la procédure courante qui s'avère inutile dans les cas urgents.

Pour que le recours à la protection soit efficace, il doit être en premier lieu, simple, c'est-à-dire exempt de complication de procédure de façon à ce qu'il soit compris par n'importe qui, même si l'intéressé n'a aucune connaissance juridique particulière; en outre, il doit être rapide, pour que l'intervention des juges mette fin au plus tôt à la violation des droits fondamentaux dont le demandeur se plaint concrètement.

Les législations nationales doivent stipuler que le jugement rendu sur le recours à la protection a précisément pour effet de faire cesser la violation concrète qui le motive, en s'abstenant de faire des déclarations de caractère général, car il empièterait alors sur le domaine du législateur. Il faut aussi donner aux juges suffisamment de pouvoirs pour que leur arrêt soit respecté.

Le Mexique et d'autres pays tels que Guatemala, Honduras et le Salvador, qui ont adopté l'« Amparo » dans leurs Constitutions, ont prévu des procédures spéciales pour ce recours. Au Mexique, la procédure débute par la requête du plaignant, dans laquelle celui-ci doit spécifier la violation commise à son préjudice et au sujet de laquelle le juge demande à l'autorité responsable une enquête sur la justification de ses actes; le juge sollicite aussi l'avis du représentant du Ministère Public. Au cours d'une audience, le plaignant apporte les preuves de la violation, et l'autorité responsable s'explique sur ses actes; les parties déposent leurs conclusions et, à la même audience, le jugement est rendu. Appel de cet arrêt peut être interjeté devant des tribunaux « de circuito » ou devant la Cour Suprême de Justice, selon le cas; et ceux-ci connaissent des dommages invoqués par le demandeur, sans recevoir d'autres preuves à cette instance.

Un aspect particulièrement important pour l'efficacité de la protection, réside dans la faculté accordée au juge du siège de faire surseoir aux effets de la violation avant d'avoir pris une décision sur le fond. En effet, si l'acte attaqué n'était pas suspendu, le jugement pourrait être inutile en raison de l'impossibilité de réparer la violation, le cas le plus grave étant la perte de la vie; mais, à des degrés divers, il peut se présenter des violations de tous les autres droits fondamentaux. Moyennant la suspension, la protection équivaut à un « interdit » permettant de maintenir la victime en possession du droit fondamental que viole l'acte attaqué.

Dans la procédure mexicaine, quand il s'agit de la peine capitale, le juge doit suspendre immédiatement les effets de l'infraction en dénonçant celle-ci comme portant atteinte à la loi, c'est-à-dire qu'il doit empêcher que l'on ôte la vie au plaignant; s'il s'agit de la perte de la liberté, la suspension a pour effet de mettre le détenu à la disposition du juge qui connaît de l'instance en protection, jusqu'à ce qu'il soit statué sur les violations invoquées. Quand il s'agit d'actes dont la suspension peut causer préjudice à un tiers, le plaignant doit déposer une caution pour garantir les dommages qui pourraient être occasionnés par la suspension, dans le cas où l'« Amparo » serait finalement rejeté.

Au Mexique, la protection est instituée par l'article 103 de la Constitution et on y a recours, non seulement

à l'encontre des actes violant les garanties individuelles, mais aussi, le pays étant érigé en république fédérale, dans des cas d'empiètements du Gouvernement Fédéral sur la juridiction des Etats et réciproquement. Les bases fondamentales de son application sont fixées à l'article 107 de la même Constitution. En outre, l'article 14 de la Constitution garantissant comme droit fondamental que les jugements soient rendus conformément aux lois, la protection s'applique aussi pour reviser la stricte application de la loi et, sous ce rapport, elle remplit une mission équivalant à la cassation, laquelle a disparu du droit mexicain pour cette raison. Naturellement, dans le cadre du régime de la Déclaration Universelle, la protection prévue n'a pas la même ampleur, car elle ne joue que contre la violation de droits fondamentaux reconnus par la Constitution ou par la Loi.

Au Mexique, la protection est réglementée par la Loi Organique portant application des articles 103 et 107 de la Constitution Fédérale, en date du 30 décembre 1935, qui a subi diverses modifications. La Jurisprudence, la doctrine et la bibliographie sont volumineuses; aussi, nous bornerons-nous à citer les ouvrages suivants :

I — A propos de la nature de la protection :

- a) Ignacio L. Vallarta : « El Juicio de Amparo » et le « Writ of Habeas Corpus », México, 1881.
- b) Emilio Rabasa : « El Juicio Constitucional » — origines, théorie et étendue — Paris-México, 1919, 1926 et 1956.

II — Relativement à la procédure de protection :

- a) Ignacio Burgoa : *El Juicio de Amparo*, México, 1951.
- b) Romeo León Orantes : *El Juicio de Amparo*, México, 1941.

III — Sur l'étendue internationale de la protection :

Felipe Tena Ramírez : *El Aspecto Mundial del Amparo. Su expansión internacional. En « México ante el pensamiento jurídico de Occidente »*. Mémoire de l'Assemblée annuelle du Conseil de l'Union Internationale des Avocats. México, 1955 (pages 129 à 152, et traduction en français pages 153 à 176).

JARDINS MEXICAINS AU TEMPS DES VICE-ROIS

par Manuel ROMERO DE TERREROS

des Académies Mexicaine et d'Histoire

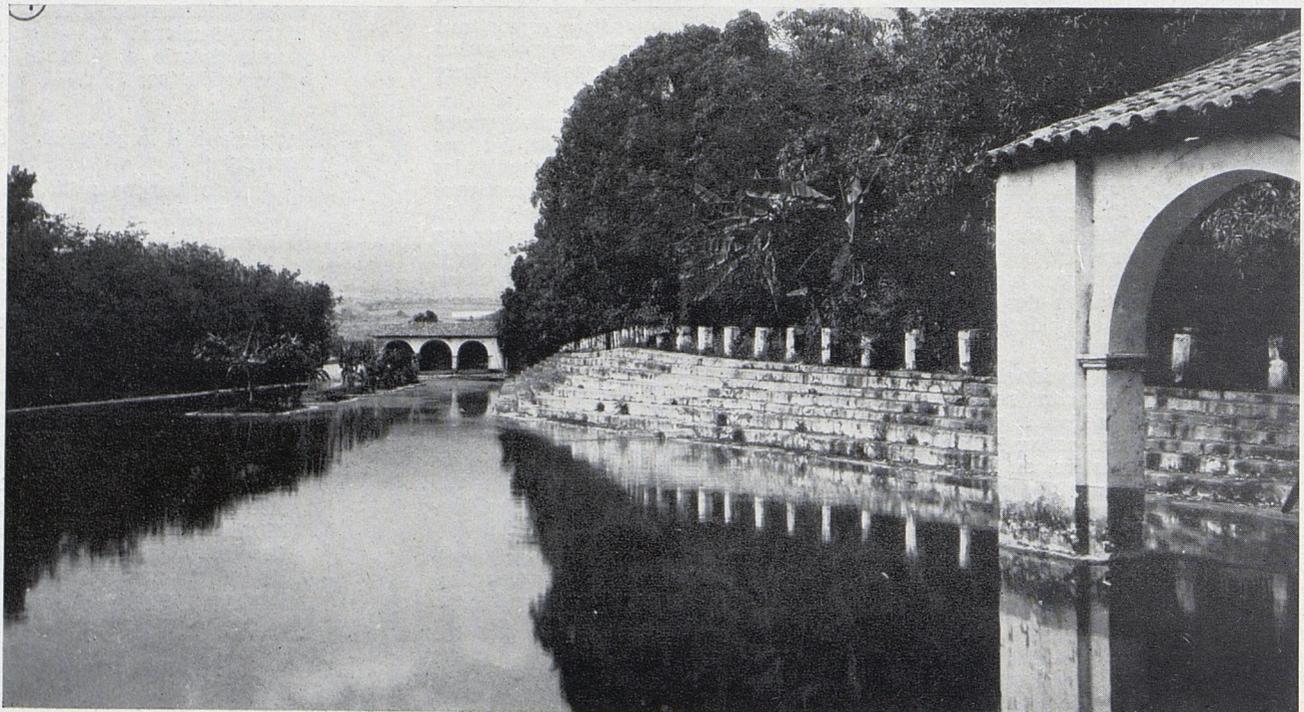
AU temps des Vice-Rois, beaucoup de grands seigneurs du Mexique possédaient des potagers et des jardins dans ces maisons de campagne, qu'ils appelaient « de plaisance », aux environs de la capitale aussi bien que dans leurs « haciendas ».

On commença à construire de tels jardins dès la fin du XVI^e siècle, mais c'est le XVIII^e qui vit leur apogée. Dans l'ensemble, ils suivaient la tradition des jardins espagnols, en y adjoignant toutefois un élément particulier, qui nous semble appartenir exclusivement à la Nouvelle-Espagne. Le jardin consistait en un espace carré ou octogonal formant rond-point, orné de jets d'eau, de talus, de bancs de

pierre, de statues, de cadrans solaires et autres ornements et terminé par une petite clôture de pierres taillées ou de briques présentant toujours un contour capricieux et, de place en place, des pilastres couronnés de corbeilles remplies de fleurs variées. Ces jardins étaient ce que les salons étaient à la ville : c'est là que, durant les jours de fête, les maîtres de la maison recevaient leurs invités ; là que les violons et les basses, les hautbois et les flûtes jouaient contre-danses et menuets, là qu'on servait, enfin, des liqueurs dans d'élégantes coupes de cristal, des mets sur des plateaux d'argent, et du chocolat dans des « mancerinas ».

Dans le potager on trouvait des arbres fruitiers, des plantes d'ornement, et aussi des légumes, sans oublier des charmilles à l'ombre bienfaisante, des bassins avec des cygnes et des jeux de quilles, des balançoires, des escarpolettes...

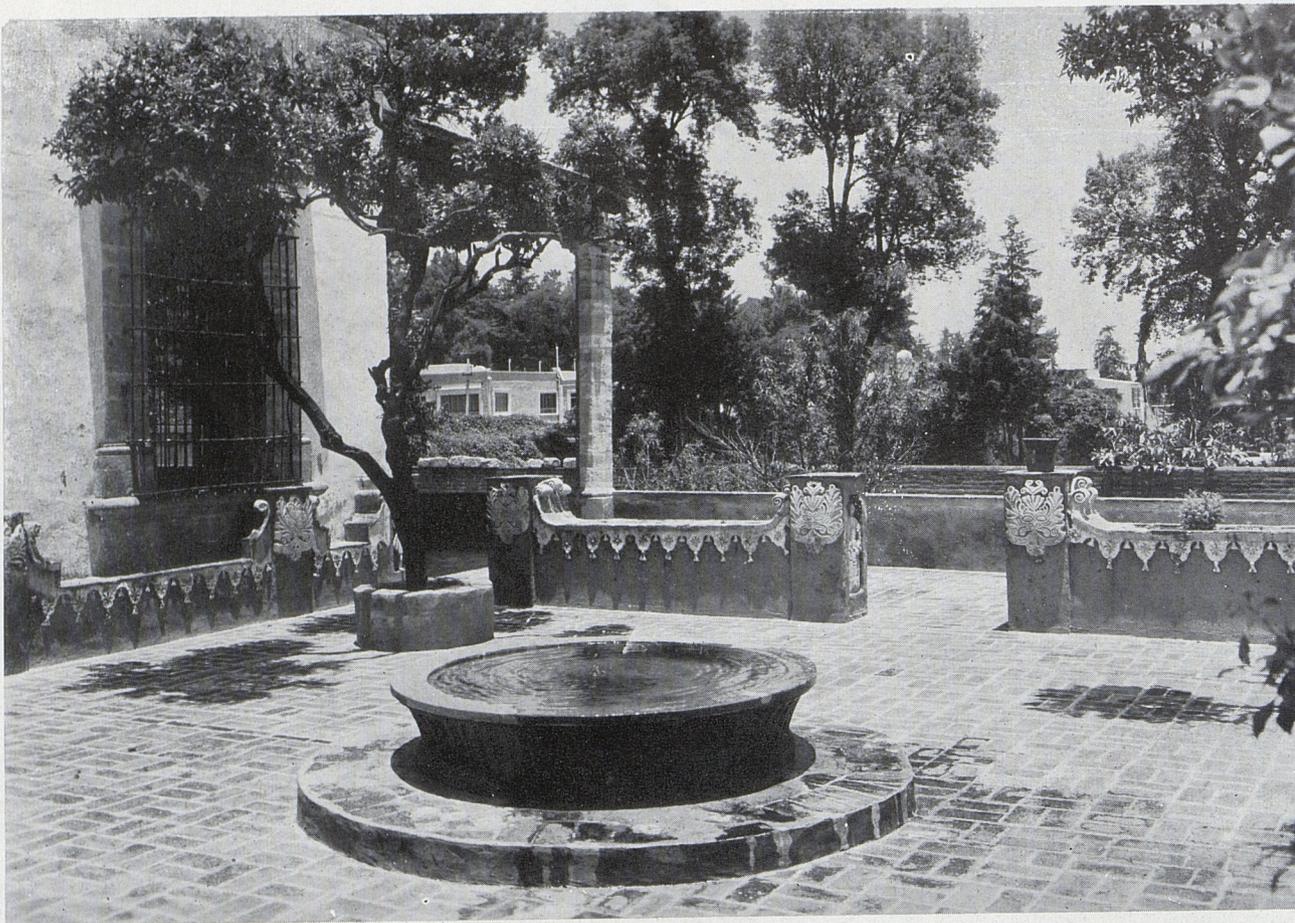
Il reste malheureusement peu de jardins de l'époque des Vice-Rois ; ceux qui subsistent sont incomplets et pour la plupart en ruine. L'un d'entre eux, à Tacuba, « El Pensil Mexicano » offre encore de ravissantes portes qui, autrefois, donnaient accès au potager : la principale, formée de deux arcs, est surmontée d'un blason grossièrement travaillé. Les ornements en sont du type « mudéjar »



Jardin Borda à Cuernavaca.

El Pensil Mexicano — Tacuba, México, D.F. —▶





Jardin à Tlalpan.

(quoique exécuté par une main indigène), ainsi que ceux de la partie supérieure de la fontaine et d'une grande niche qui surmonte un siège de pierre, la niche étant un élément obligatoire des jardins mexicains, pour les sièges, les fontaines et même pour les autels.

Dans un ancien jardin de Tlalpan, nous trouvons l'un de ces emplacements que, faute d'une désignation plus satisfaisante, nous avons appelé « glorietas » (ronds-points) : leurs murs de clôture étaient largement ornés de haut-reliefs en terre à mortier, de mascarons et de grappes de fruits. On en voit, en grand nombre, à San Angel, à Tacubaya et à Coyoacán.

Avec l'avènement de Philippe V sur le trône d'Espagne, on instaura au Mexique des usages différents de ceux qui avaient prédominé du temps de la dynastie d'Autriche. Sous le gouvernement austère de celle-ci, il n'y avait pas eu, au Mexique de fêtes du genre de celles qui, à partir de 1700, commencèrent à être données avec plus ou moins de luxe, dans quelques-uns des pittoresques villages environnant la capitale, lesquels, au dire des

chroniqueurs, comportaient « de belles maisons de campagne, des jardins amènes, de vastes potagers avec toutes sortes de fruits raffinés, de nombreux jets d'eau dans des pures fontaines, des réservoirs et des bassins ».

Ce genre de fêtes commença au temps du Vice-roi Duc d'Albuquerque, dont l'épouse était très portée à l'ostentation et au luxe. Le 1^{er} mai 1703, sous le prétexte de faire connaître à la Vice-reine le « Canal de la Viga » qui conduisait à Xochimilco, don Francisco de Medina Picazo, Trésorier de la Maison de la Monnaie, appareilla une barque de douze aulnes de long, entièrement dorée, ornée de guirlandes de toutes sortes de fleurs et pourvue de dix rameurs habillés de vêtements voyants. Le Vice-roi et son épouse y prirent place avec une suite choisie, sans oublier un bon orchestre destiné à agrémenter le voyage.

Ce même fonctionnaire était très désireux, à ce qu'il semble, de plaire à la Duchesse d'Albuquerque car, peu de jours plus tard, il lui offrit à San Agustín de las Cuevas une série de fêtes, qui durèrent du dimanche au

vendredi, avec trois courses de taureaux, sans compter de nombreux autres divertissements ; réjouissances qui lui coûtèrent plus de vingt mille pesos, dont cinq mille seulement pour les cuisiniers du Vice-roi et pour la nourriture, et trois mille pour la fantaisie — assez extravagante — de faire dorer « un grand pin ». Sans doute pensa-t-il qu'une pareille somme avait été bien employée lorsqu'il vit la stupeur se peindre sur le visage de ses convives devant un si fastueux accroc à la nature.

Un demi-siècle plus tard, en juillet 1752, l'illustre comte de Revillagigedo, sentant sa santé ébranlée, se transporta à San Angel, à la « maison et au potager du Capitaine don Jacinto Martínez de Aguirre, qui l'orna et l'embellit avec beaucoup de soin ». A cette occasion, tous ceux qui, durant cette saison, habitaient leurs maisons de plaisance s'empressèrent d'aller saluer le Vice-roi et la Vice-reine. De toutes les fêtes organisées en leur honneur, la plus importante sans doute fut celle que Castro Santa Anna décrit dans son journal :

« Le matin de ce jour (4 août) —

dit-il — dans son village de San Angel, M. Francisco de Cháviri, Auditeur doyen de cette Audiencia a invité à déjeuner dans son potager Leurs Excellences, leurs familles et ceux qui les accompagnaient ainsi que de nombreuses personnes importantes de la Cour. Il a orné sa maison à grands frais et ordonné qu'on construise, dans son potager, deux galeries couvertes de branches et de fleurs ; dans la première se trouvait une « estrade » habilement disposée, avec de nombreux sièges de damas ; tandis que tout autour étaient disposés des tabourets de soie. Toute la compagnie une fois réunie, une grande quantité d'eau retenue avec art se déversa brusquement, donnant le signal aux musiciens, cachés dans différentes grottes au pied des arbres, et un rideau ayant été tiré, on put apercevoir une deuxième galerie avec une grande table couverte de mets exquis et raffinés ainsi que de toutes sortes de boissons. »

Très différents de ceux de San Angel et de San Agustín étaient les jardins que construisit le Docteur Don Manuel de la Borda, à Cuernavaca en 1783.

Donné à l'étude de la botanique et

de l'horticulture, Borda réunit en ce lieu de nombreuses variétés de plantes et de fleurs, de sorte que, en plus d'un lieu de retraite, il se trouvait être un jardin botanique et un jardin d'acclimatation. L'ensemble occupait un vaste plan, incliné — vers le couchant — par d'innombrables terrasses, chaussées et escaliers de différentes sortes et différemment ornés. Aujourd'hui couverts de mousse, leur couleur sombre ne s'avive plus qu'au contact des rayons du soleil qui vient y jouer entre les branches des bananiers et des manguiers. On y voyait luire de nombreux bassins et sources aux formes capricieuses : les unes avec de petits temples et des jets d'eau, dont quelques-uns rappelaient ceux du Généralife, à Grenade ; d'autres, avec de pittoresques arcades qui se reflétaient dans l'eau.

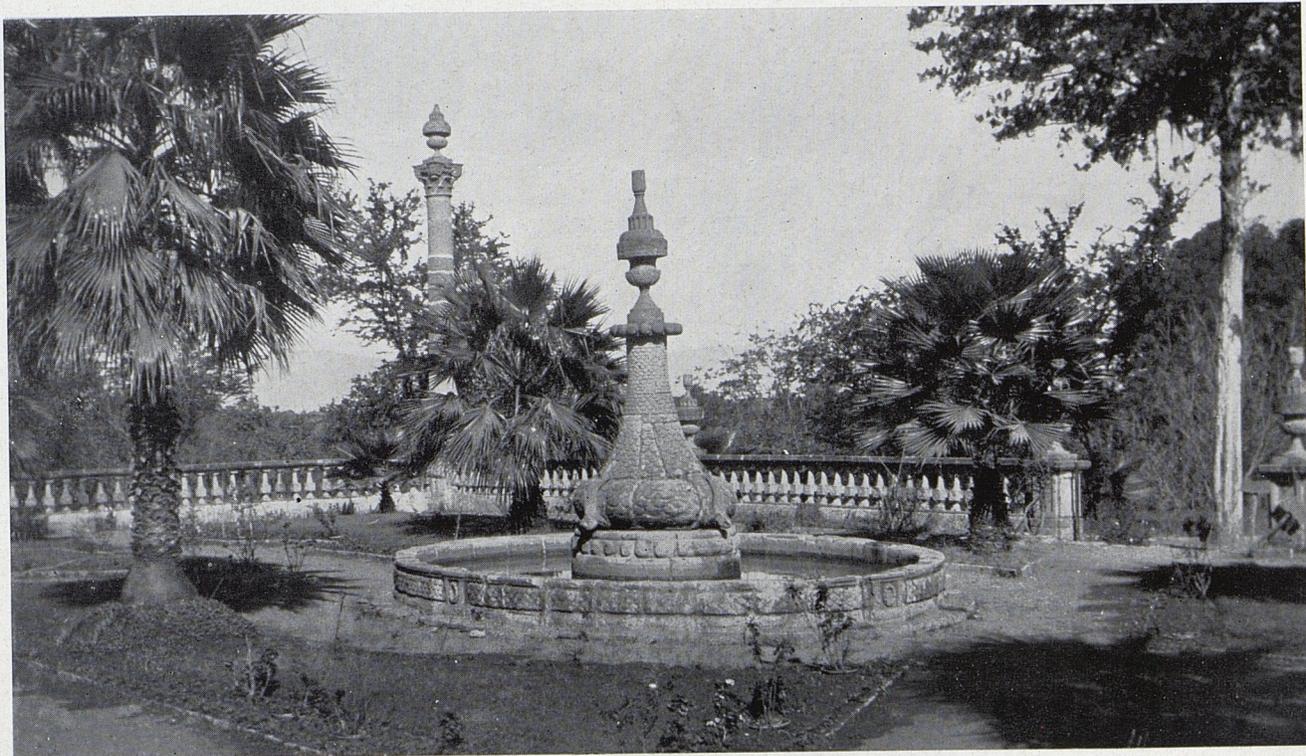
L'ornement principal de ces jardins était indéniablement le grand bassin, œuvre de prédilection de Manuel de la Borda. Il l'inaugura le 4 novembre de la même année, par de grandes festivités : bals et concours de barques fleuries pendant le jour et, lorsque la nuit tomba, tout l'enclos s'éclaira de torches. De nombreux jeux d'artifices furent tirés et on représenta une « loa », pièce littéraire dont les inten-

tions étaient sûrement louables, mais l'inspiration plutôt courte.

Depuis lors, le jardin de Borda à Cuernavaca a été sans cesse visité et admiré par toutes sortes de personnes. Ce qui en reste attire, maintenant encore, les touristes.

Le dernier jardin de l'époque coloniale fut construit par l'architecte mexicain Francisco Tresguerras, dans l'ancienne hacienda du Cabezón, dans ce qui est aujourd'hui l'Etat de Jalisco.

D'inspiration nettement néoclassique, il était, plus qu'un jardin à proprement parler, une vaste terrasse, au plan rectangulaire, qui s'étendait devant la maison principale, limitée par une balustrade de pierre rose, divisée en degrés au moyen de pilastres soutenant chacun une corbeille en forme de brûle-parfums. A chaque coin jaillissait une fontaine ovalaire au dessin bizarre et cependant toujours harmonieux. Tous ces éléments formaient un ensemble d'heureuse composition architectonique. De plus, la pierre rose de la balustrade s'accordait aux riches teintes vertes des cèdres, des frênes et des palmiers, tandis que les colonnes se détachaient majestueusement sur l'azur du ciel et les différentes teintes de la forêt voisine.



Jardin dessiné par Tresguerras à « l'Hacienda du Cabezón ».





GUANAJUATO

par Luis GARRIDO

ancien Recteur de l'Université Nationale de México
Membre de l'Académie Mexicaine

GUANAJUATO, capitale de l'Etat du même nom, est l'une des cités dont le Mexique peut s'enorgueillir à juste titre et par sa tradition et par son caractère. Il s'agit d'un des centres miniers les plus importants de l'histoire du pays. Enclavée au fond d'un cirque de montagnes, cette ville, dont l'urbanisme date de l'ère coloniale, en émerge à la fois accueillante et pittoresque. On l'a baptisée d'une appellation dont la racine tarasque signifie « colline des grenouilles ». D'aucuns affirment que c'est en raison de l'affluence de ces batraciens qui y sont venus chercher un gîte; d'autres assurent que, jadis, un gros rocher se dressait là, en forme de ra-

Fontaine de la Friperie.



nidé. La ville — dont le cacique, converti au catholicisme, adopta le nom d'Alfonso Soda — fut fondée, sur l'emplacement indigène, vers la fin de la Conquête.

Après avoir franchi le cañon de Marfil, nous approchons de cette magnifique métropole. De hauts pics sombres, roussâtres, nous environnent. Ici, une noria a été abandonnée. Au-dessus de nos têtes, un ciel d'azur. Un grand mur de pierre ouvragée, patiné par les ans, offre à notre admiration ses pieux motifs sculptés. Les ombres commencent à prendre un ton bleuissant. Là-bas, au pied des monts, de petites lueurs signalent Guanajuato, sur laquelle la nuit tombe.

← Eglise de la Valenciana — Porte du Baptistère (Guanajuato).

Nous y pénétrons par une enfilade de ruelles tortueuses, sous la lumière blafarde des reverbères. Pas de tramways, aucune enseigne au néon. Que nous voilà loin de l'animation des grandes capitales ! On a l'impression qu'une estampe représentant une ville du passé commence à renaître, avec ses vieilles demeures aux patios bordés d'arcades, ses églises baroques, ses montagnes immuables et leurs cailloux qui défient les siècles. La cité se dresse pour contempler les crevasses des rochers et les crêtes de la sierra. Ville discrète, silencieuse...

Le lendemain, nul réveil enfiévré n'indique que l'aube va poindre. Une vague clarté annonce l'aurore. La bruine tombe lentement. Mais, peu à peu le temps se découvre. Bientôt le soleil luit. Nous descendons la rue du père Belaunzarán. L'émotion nous saisit à la gorge. Nous sommes plongés dans le passé. De hautes murailles de pierre grise, jaune, verte, sont reliées entre elles par de grandes arcades. Rues solitaires, sans l'ombre d'une vie humaine. Pas la moindre petite fenêtre, pas une porte. Seul un lampadaire suspendu à une arcade nous révèle l'existence d'habitants. Cette rue semble traverser un coin perdu, appartenant peut-être à un autre siècle.

Ce soir, nous assistons à une représentation théâtrale en plein air, sur la place de San Roque. Au fond, une petite église avec ses degrés adossés au mur. Dans l'atrium, quatre torchères en fer forgé ençoignent une croix. A l'entour, des habitations modestes et vétustes. Sur le grand parvis, M. Ruelas, directeur de la troupe, fait revivre quelques « Entremeses » de Cervantes. Sur la scène spacieuse défilent la figure maigre et allongée de don Quichotte, son écuyer ventripotent, gentilshommes et soubrettes, clercs et damoiselles, jeunes premières et archers. Ce spectacle plonge l'esprit dans une douce mélancolie. L'on revit un passé qui ne reviendra plus. Plus d'intrigues derrière les grilles, plus d'exploits de chevaliers justiciers, plus de rudes batailles pour la gloire et l'amour. Le public suit la farce, haletant, comme au bon vieux temps du *Corral de la Pacheca*. Les comédiens ne sont point des cabotins. La troupe se compose d'étudiants, d'employés, de jeunes gens de l'endroit.

Mais, laissons là les personnages de Cervantes, qui appartiennent à un autre monde — bien qu'ils ne manquent pas pour autant de nous procurer quelque divertissement. Poursuivons la visite de la ville. Voici la maison de

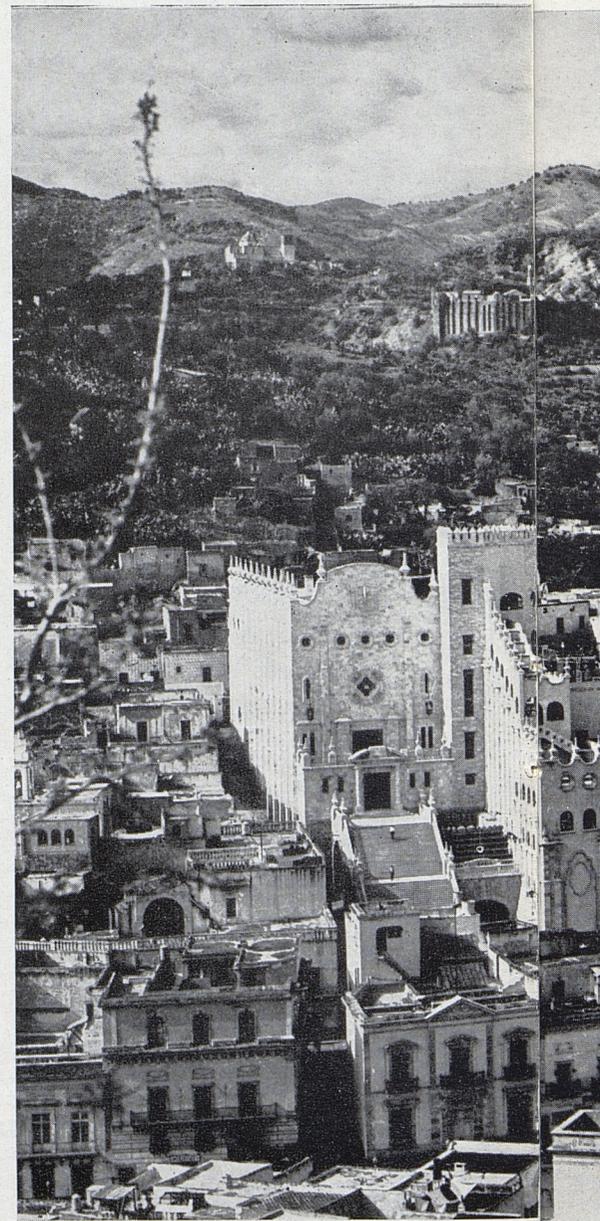
M. Luis Chico Goerne. C'est une vaste gentilhommière, calme et élégante. A peine entrés, nous nous sentons ramenés aux temps d'Offenbach. Tout y est fin de siècle. Des meubles, des porcelaines, des lampes, des tapisseries se dégagent une ambiance romantique. Des mains diligentes ont veillé avec un soin jaloux sur ces reliques de famille. La table de travail du père de don Luis est restée intacte. La plume, les livres, les papiers sont à la place où il les avait laissés en mourant. Que d'amour et de sollicitude dans ce culte filial !

Admirons l'*Alhóndiga de Granaditas*, qui est un des lieux historiques les plus célèbres du Mexique et un modèle d'architecture civile. Quand éclata la lutte pour l'Indépendance, les royalistes s'y réfugièrent. Le sang d'*Insurgentes* et d'Espagnols coula dans son patio carrelé, tout baigné de soleil. Et les balles des assaillants ricochèrent sur les dalles. Dans cette atmosphère, aujourd'hui sereine, retentirent autrefois les cris de haine, les râles des moribonds, les pleurs déchirants des femmes ainsi que les imprécations de la multitude. Odeur de poudre, de bois calciné, de sueur, de sang humain. Tandis que, maintenant, l'on y respire le parfum des fleurs dont on fait l'offrande et seul se fait entendre l'écho saluant le geste héroïque du Pipila, ce jeune homme qui, se hissant jusqu'à la poterne de la forteresse assiégée, parvint à en miner l'accès.

Cette vue de Guanajuato serait incomplète si nous n'évoquions ses places d'antan, ses fontaines admirables. On peut juger de la richesse des minerais à la magnificence des églises. Sur les pentes abruptes de ses montagnes, l'industrie de l'homme chercha, puis exploita les filons du précieux métal qui a valu à Guanajuato sa réputation mondiale (une seule de ses mines a produit une somme équivalant à plus de huit cents millions de dollars).

Guanajuato est entourée de temples splendides, qui furent édifiés à l'heure de sa prospérité minière. L'église de la Valenciana les surpasse en beauté ; c'est un exemple remarquable d'art churriguéresque, avec sa façade délicatement ourlée et son maître-autel dédié à Saint Gaëtan, d'une grande richesse. L'Université de la ville est parvenue à sauver un frontispice — véritable filigrane de pierre — de la chapelle de Marfil, et nous pouvons l'admirer aujourd'hui sur la façade de cet établissement scolaire.

La paroisse de Guanajuato est l'église de San Francisco, achevée en 1696. Parmi ses trésors artistiques, on remarque une vierge offerte par Philippe II, ses confessionnaux de bois sculptés ainsi que l'entrée du baptistère. Un autre temple important, mais d'une date postérieure (1765), est l'église des Jésuites, connue sous le nom de *La Compañía*. Sa nouvelle coupole est d'une grande beauté et ses nefs ont d'agréables proportions. Tou-



tefois, San Diego est l'une des plus belles églises, pour sa façade churriguéresque. Baxter la considère comme « l'exemple le plus raffiné de ce style que l'on puisse trouver dans tout le Mexique ».

Le cimetière de Guanajuato, assis sur la croupe du Trozado, découvre à notre stupéfaction des centaines de momies; la nature du sol, en raison de son aridité et des substances minérales qu'il renferme, parchemine les

corps. En quittant le champ des morts, nous allons contempler le Théâtre Juárez, avec son vaste perron et les élégantes colonnes de son péristyle. Nous cheminons ensuite par ses poétiques allées ombragées d'arbres ployant sous le faix des ans, au bord de la rivière ou près de l'écluse. Lieu calme et parsemé de fleurs, qui invite à la méditation, à la paix spirituelle.

Le voyageur, qui déambule par les rues pittoresques de Guanajuato, ou

sur les flancs escarpés, au bord des ravins, emportera l'image d'une ville qui se dresse au milieu des montagnes, mais aussi d'une cité qui conserve pures les traces des siècles et qui plonge l'esprit dans des ravissements incomparables : climat parfait, merveilles artistiques et, enfin, ces ruelles charmantes et sinueuses qui ont été la scène d'innombrables gestes de l'histoire du Mexique.





Ruelle
du
Baiser
à
Guanajuato

MIROIR D'UNE SOCIÉTÉ

par Paul WESTHEIM

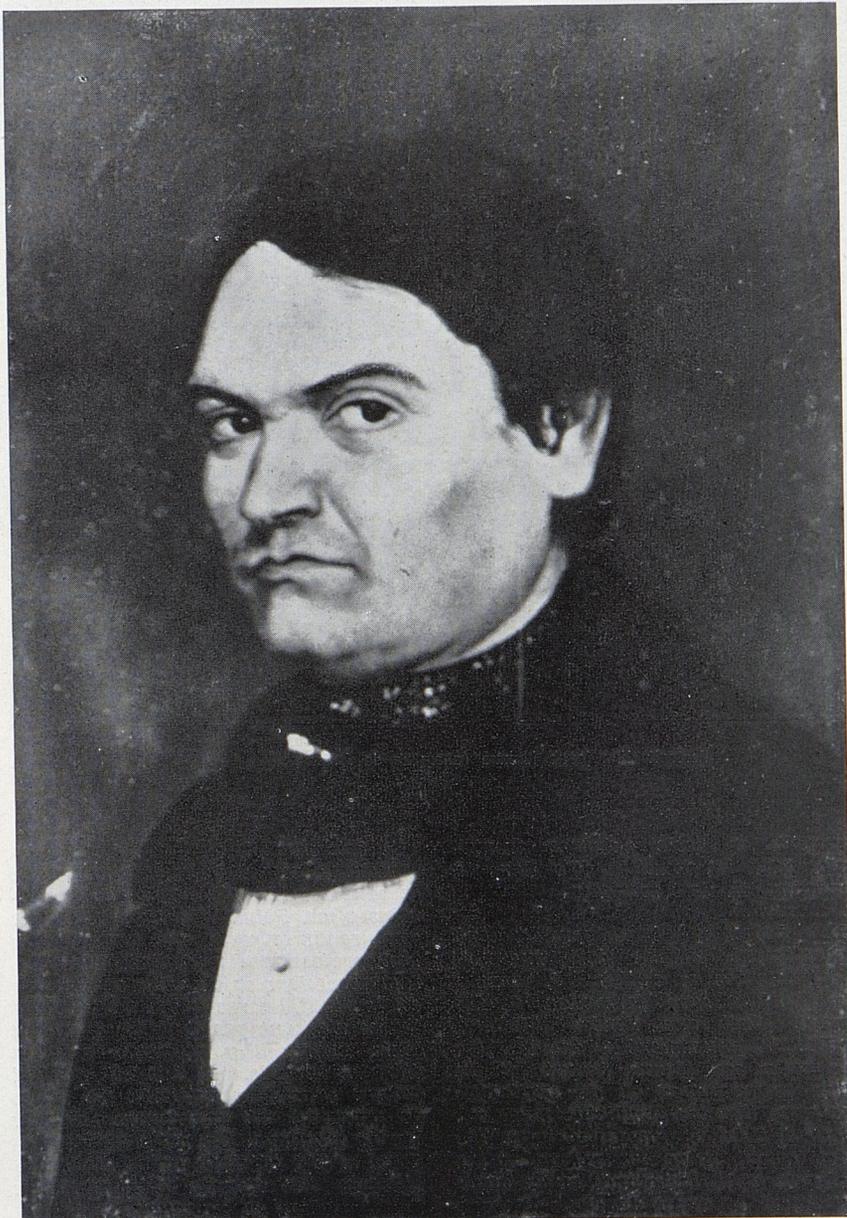
LORSQUE, en 1934, parut l'ouvrage « Peinture Mexicaine, 1800-1860 » dans lequel Roberto Montenegro — qui ne connaissait pas encore alors le peintre de Guanajuato, Hermenegildo Bustos — groupe les peintres provinciaux anonymes de la première moitié du XIX^e siècle autour d'un excellent artiste, José María Estrada, de Guadalajara, ce fut une révélation. Montenegro, dont la sensibilité de peintre avait été séduite par l'ingénuité et les qualités picturales de ces œuvres, attira l'attention grâce à son livre, sur un chapitre curieux et impressionnant d'un art mexicain qui, en son temps, n'avait soulevé aucun intérêt et était, depuis, tombé dans l'oubli.

Oui, à bien des égards, ce fut une révélation. Révélation, avant tout, d'une peinture mexicaine impossible à confondre avec une autre, profondément originale, en marge de la peinture officielle, n'ayant subi aucune influence de l'art académique encouragé par l'Etat et admiré par le public des premières décennies du siècle passé, et qui, comme tout art académique, vivait de formules traditionnelles.

Deuxième découverte : alors que la peinture académique s'efforçait d'étonner le public par l'ensemble de ses thèmes dramatiques et parfois mélodramatiques (« Ils se croient obligés de peindre toutes les catastrophes de l'Histoire Universelle », dit un jour Moritz von Schwind, peintre autrichien de l'époque romantique, en se moquant de la peinture d'histoire), ces peintres de province parlaient de la vie, d'une réalité qui faisait partie de leur milieu. Ils peignaient sur commande les portraits de leurs voisins et de leurs amis, commerçants d'un certain prestige et de situation bien assise, médecins, avocats, leurs femmes et enfants, parfois un prêtre ou une religieuse. Il est évident que ni à Guadalajara ni à Guanajuato, on ne trouvait de personnages aussi représentatifs que le Dux de Venise, peint par Bellini, que Philippe IV d'Espagne qui servit de modèle à Velázquez, ou de personnalités de la Cour de Versailles, par La Tour. Cependant, à part que ces humbles peintres de province n'avaient nullement l'ambition de rivaliser avec les Bellini, les Velázquez ou les La Tour de deuxième main, ce qui leur importait était de donner une image fidèle de leurs sujets, de les peindre, pas plus importants qu'ils n'étaient en

réalité, mais tels que les voyaient et les aimaient leurs familiers et leurs amis et tels qu'ils se voyaient eux-mêmes. Ce qui est envoutant dans un tel art, c'est son désir d'objectivité, sa renonciation à tout pathétique et à toute grandiloquence. En contemplant les nombreux portraits (si l'on excepte quelques natures mortes, cette peinture nous a légué presque uniquement

des portraits) nous pouvons nous représenter une bourgeoisie, qui, après avoir conquis son indépendance, ayant déjà pris conscience d'elle-même, commençait à jouer un rôle de premier ordre dans l'économie, la politique et la société du pays. Si nous nous rappelons les œuvres de l'époque coloniale, nous constatons que le bourgeois, en tant que sujet pictural,



Bustos. — Portrait d'un Prêtre (1854).



Portrait d'un jeune homme (anonyme de Jalisco, 1830-1850).

apparaît, en cette peinture provinciale, pour la première fois dans le panorama de l'art mexicain.

Des peintres qui se considéraient modestement comme des amateurs (« aficionados », c'est-à-dire, comme des peintres sans formation académique) ainsi que Bustos l'indique d'ailleurs expressément au dos de presque toutes ses œuvres, furent des artistes authentiques et de véritables créateurs. Un cas semblable nous est offert à Mexico, par Guadalupe Posada, lequel, grâce au rythme et au contraste entre les blancs et les noirs sut élever au rang de chefs-d'œuvre les petites images dans lesquelles il commente la vie quotidienne et les problèmes sociaux de son temps.

Il est probable que de nombreuses personnes parmi celles qui ont visité la salle : « Estrada et ses contemporains » au Palais des Beaux-Arts, se sont rendu compte que ces peintres non professionnels dominèrent admirablement leur sujet, qu'ils surent voir et, surtout, caractériser. Cependant toutes n'auront pas compris que, dans leurs œuvres il y a, avant tout, un élément de plus, cet élément qui fait qu'une superficie couverte de coups de pinceaux est une œuvre d'art : l'unité plastique. Or, cette unité plastique a été atteinte grâce à l'usage créateur des moyens d'expression : ligne, couleur et superficie.

De ce point de vue, « L'Enfant avec une rose », d'auteur anonyme — le

« Chevalier à la rose », ainsi qu'une dame se plaisait à le désigner — est une œuvre maîtresse de l'art du portrait et pourrait figurer avec honneur dans n'importe quelle histoire de l'art digne de ce nom.

Dans le catalogue de l'exposition de Bustos, organisée par l'Institut National des Beaux Arts en 1951 et que probablement seuls peu d'amateurs ont conservé, car tel est le destin des catalogues d'exposition, je me suis efforcé d'analyser la structure formelle des œuvres de Bustos et d'Estrada. En parlant de la composition de deux natures mortes de Bustos, qui sont parmi les meilleures de ce peintre, j'écrivais : elles sont une sorte de catalogue des fruits qu'il utilisait pour confectionner ses glaces (Bustos gagnait sa vie comme glacier ; la vente des glaces étant assurée par sa femme)... Il nous montre avec une exactitude extrême l'intérieur de chaque fruit, sa forme, sa couleur, sa structure. Et non seulement cela : de chacun de ces fruits, il tranche un morceau afin de nous renseigner également sur l'aspect de sa chair, sur ses noyaux, ses pépins, etc. Toute la composition répond parfaitement à un tel but. Les fruits ne sont pas amoncelés ou groupés de façon pittoresque sur un plateau ou dans une corbeille, mais placés séparément, l'un à côté de l'autre en larges files parallèles rappelant les étages d'une maison. Quelles magnifiques compositions obtient Bustos avec ces lignes horizontales rythmiques ! De quelle maîtrise il témoigne dans l'organisation de la superficie et de l'ensemble pictural ! Sa disposition horizontale des fruits ne le fait pas tomber dans le schématisme. Dans l'un de ses tableaux, par exemple, les grands fruits occupent la hauteur de trois rangées, interrompant ainsi la ligne horizontale. Bustos ne se contente pas de représenter ; il compose, aussi. Devant ses natures mortes, il n'est pas possible de nier le génie de ce peintre modeste, sobre et objectif.

Bustos, dessinateur de grand talent, qui considère le dessin, l'énergie du dessin, comme un élément créateur de la composition, possède également à un haut degré le sens pictural. Grâce à lui il sait doter l'espace libre de cette vie et de cette vivacité qui nous séduisent dans son œuvre. Sa palette se limite à quelques couleurs : un noir, un blanc, les tons de chair des visages et des mains ; de temps en temps une couleur qui retient quelque peu l'attention, tels les pois verdâtres dans la cravate ou l'écharpe d'un prêtre, ou les ornements rouges d'une ceinture. Les fonds sont neutres, gris ou gris tirant sur le rouge. Les unités chromatiques avec lesquelles il travaille ne sont jamais monotones ou de simples contours remplis de couleur. Il y a toujours, à l'intérieur de la surface peinte, une grande abondance de demi-tons, de riches vibrations des valeurs chromatiques, enfin tout ce

qui caractérise les coloristes authentiques, parmi lesquels il faut sans aucun doute placer Bustos.

Parcimonieux dans l'utilisation des coloris, limitant rigoureusement les effets de la peinture au strict nécessaire, Bustos l'est tout autant sinon plus dans l'élimination de tout ce qui n'est pas absolument indispensable. Son but est d'exprimer le visage dont il fait le portrait. C'est ce visage que le spectateur doit voir et aucun élément secondaire, aucun accessoire, ne doit le distraire de ce but.

José Maria Estrada, lui, se plaît à insinuer dans ses portraits — très discrètement, certes — le monde qui entoure le modèle. L'exemple le plus génial en est le portrait de la petite Manuela Gutiérrez, l'une des œuvres les plus exquises parmi celles que le Musée des Beaux Arts put acquérir. Dans cette toile, les carreaux du parquet suffisent à donner une idée de la maison somptueuse où vivait cette adorable petite fille. Près d'elle, un petit chien auquel elle semble faire un signe de la main droite, tandis que de la main gauche elle serre sa poupée sur son cœur. Dans un autre tableau, nous voyons un commerçant, assis derrière son écritoire, tenant une lettre dans une main et une plume dans l'autre. Sur l'écritoire, un encrier et quelques autres objets. Un autre modèle d'Estrada est une dame imposante, assise dans un fauteuil et qui tient dans sa main aristocratique un petit sac ; à côté d'elle est une montre. Bustos renonce à tous ces détails descriptifs. Il retranche son sujet de la vie quotidienne ; il le montre seul, tout seul.

Estrada a un coloris plus vif. Il aime les couleurs fortes. Il n'est pas un seul de ses tableaux qui ne comporte pour le moins une note de couleur, fût-ce le vert d'un citron dans la main d'une dame, une branche de fleurs polychromes, le dessin d'un « rebozo » ou d'un gilet. Dans le portrait de la petite Gutiérrez, la robe claire de la poupée et le collier de corail rouge contrastent délicieusement avec la robe blanche et le ton de nacre de la peau. Comme coloriste, Estrada n'est pas moins subtil que Bustos. Il sait équilibrer ses tons brillants avec un tact tellement artistique qu'il obtient des ensembles chromatiques d'une harmonie parfaite aboutissant à un véritable enchantement.

Ces tableaux n'ont pas été peints pour enrichir l'Histoire de l'Art, ni pour propager des théories artistiques déterminées. Destinés au foyer, ils sont un hommage familier aux êtres chers. Leur but était de représenter le modèle avec tous ses traits typiques et avec ses vêtements accoutumés. Il ne viendrait pas à l'idée que le pendentif en or ou le collier d'une dame ne fût pas exactement celui qu'elle avait



Une fiancée (anonyme de Jalisco, 1830-1850).

l'habitude de porter. On demandait au peintre de faire ressortir tous ces détails dans leur exactitude ; car le tableau constituait une sorte d'inventaire. Pour les artistes cela ne représentait nullement une exigence désagréable ; ils ne l'envisageaient pas comme une restriction imposée à leur

art. Eux-mêmes ne se proposaient pas autre chose que de fixer leurs moules tels qu'ils étaient « en réalité ». Leur ambition artistique était documentaire. Dans leurs œuvres se trouve fixée, avec une fidélité totale, la société d'une époque déterminée et d'un certain secteur du monde mexicain.

Cet article a paru en espagnol dans la revue mexicaine *Cuadernos Médicos*. (Tome II, n° 2, 1956).

Les illustrations : page 16, Estrada - Portrait de Manuela Gutiérrez. — 1838 ; page 17, Estrada - Portrait de Manuel Arochi y Baeza. — 1838.



Rosalva Gutierrez, titulada de un año y cuatro meses de edad el 4 de Octubre de 1739.



John L. Hall
1793
Young Lady
J. Hall

MELCHOR OCAMPO

LE PHILOSOPHE DE LA RÉFORME

par Jésus ROMERO FLORES

Député Constituant (1916-1917)

AINSI que tous ceux qui rédigeront la Constitution libérale dont le Mexique célèbre cette année le centenaire, et qui devaient donner au pays, en 1859, les lois de Réforme, Melchor Ocampo était un homme de culture universelle. Nourri dès sa jeunesse par l'étude des classiques gréco-latins et espagnols du Siècle d'Or, il possédait déjà, au Séminaire, la base indispensable sur laquelle organiser les connaissances qui allaient lui donner plus tard une juste renommée de lettré et de philosophe.

Ocampo naquit dans l'une des régions les plus fertiles du Michoacán, la vallée de Maravatio (*lieu précieux* en langage tarasque). Son amour de la nature fut formé à la contemplation du fleuve qui traverse la plaine au-dessous d'une forêt de sapins et d'autres arbres variés, ainsi que des fleurs qui, durant une bonne partie de l'année, tapissent les champs. La vie des humbles paysans éveilla de bonne heure ses sentiments philanthropiques, et son tempérament combatif l'incita à approfondir ses connaissances en jurisprudence civile et canonique afin d'être en mesure de discuter brillamment, comme le prouvent nombre de ses écrits, avec les plus hautes autorités de l'Église catholique.

Mais, de tous les maîtres de sa jeunesse, il n'en aima aucun autant que ses maîtres français. Ainsi que tous les « ilustrados » et les « libéraux » de la première moitié du XIX^e siècle, qui furent les guides de la pensée américaine, notre philosophe éprouvait une fervente admiration pour les encyclopédistes du XVIII^e siècle. Fervent disciple de Voltaire, Diderot, Rousseau, Condorcet et d'Alembert, il était le fils du « Siècle des Lumières »; la France en était le flambeau et Paris la « Ville Lumière ».

Né dans l'hacienda de Pateo (Michoacán), en 1814, Ocampo fut élevé par une mère aimante, patriote, dont la maison avait été le refuge des insurgés au cours des jours de déroute

et de persécution, et qui sut faire donner à l'enfant la meilleure culture de son temps dans les collèges de Morelia et de México. Déjà presque

avocat, il renonça volontairement au barreau, abandonnant le cabinet de l'avocat Vidarte où il pratiquait et se retira dans son hacienda pour



Portrait de Melchor Ocampo.

cultiver ses terres, lire et étudier. occupation qui fut toujours l'une des plus importantes de sa vie.

Au cours de l'année 1840, Ocampo, âgé de 26 ans, avait déjà produit de nombreux ouvrages, parmi lesquels on peut citer : *Biblioteca Palafoxiana de Puebla*; *Bibliografía Mexicana*; *Estudios sobre lengua mexicana*; *Rec-tificación de algunos datos publicados sobre el Río Lerma*; *Apuntes sobre Uruapan*; *Saltos del Río Lerma*; *Carta crítica sobre una Oda*; *Jardines Antiguos de México*, et quelques autres écrits non négligeables.

Mais Ocampo n'aurait pas considéré que sa culture était complète sans l'inévitable voyage en Europe, qui a été l'une des attractions majeures des intellectuels de l'Amérique Latine. Ainsi, profitant du premier prétexte venu, et sans autre argent que l'indispensable pour payer son passage et vivre quelques jours, il parvint à Paris au début du printemps de 1840. Il n'arrivait pas dans cette ville en touriste aisé; ayant volontairement renoncé à emporter quoi que ce fût de sa modeste fortune, sa condition était celle d'un étudiant pauvre. Il voulait gagner sa vie comme il le pourrait, et il y eut des jours, ainsi qu'il le raconta lui-même, où il ne se nourrit que de pommes. Il s'engagea avec un juif hollandais, puis avec le libraire Lasserre pour qui il rédigea la section d'américanismes destinée à trouver place dans un dictionnaire que ce dernier préparait; et ainsi, de difficulté en difficulté, il put tenir un an et demi. Durant les derniers mois de son séjour, d'ailleurs, son ancien tuteur, le « licenciado » Ignacio Alas, homme influent auprès du Gouvernement mexicain, put lui obtenir un modeste emploi à la Légation du Mexique à Paris, ce qui lui permit de pousser jusqu'en Italie et d'étudier pendant quelques mois avec moins de soucis matériels. Le fruit de ses recherches en Europe, et surtout en France, est un travail littéraire qu'il appela *Voyage d'un Mexicain à Paris en 1840*, qu'il ne put faire publier comme il le désirait et qui parut, bien plus tard (incomplet, dit-on), dans ses *Œuvres* éditées par les soins d'Angel Pola.

Je pense que, plus encore que les

remarques et les notes consignées dans son livre, son voyage en Europe apporta à Ocampo un grand élan spirituel qui l'accompagna et lui fut indispensable au cours de la vie de législateur, d'homme d'Etat — et, finalement, de martyr — qui lui était réservée.

Si nous lisons avec soin le *Voyage à Paris*, nous pouvons relever les choses qui attirèrent le plus son attention. En tant que naturaliste, « Le jardin des Plantes », auquel il consacra plusieurs pages, et des observations importantes; comme philanthrope, « Une visite à Bicêtre »; « La Paralytie »: notes et détails sur les soins apportés à ce mal. En tant que réformateur, sa « Visite au Père Mora », « Les églises et le Clergé romains » et d'autres chapitres également intéressants sur différents sujets.

En 1841, Ocampo rentra au Mexique et, à peine réinstallé dans le Michoacán, ses concitoyens fixèrent leur choix sur lui pour les représenter en qualité de député au Congrès de l'Union. Il prit part à cette illustre législature où figurèrent des hommes aussi distingués que Manuel Gómez Pedraza, Juan Bautista Morales, Luis de la Rosa, Francisco M. de Olaguibel, José Fernando Ramírez, Mariano Riva Palacio, Mariano Otero et d'autres nombreux talents de l'époque qui se consacrèrent à la législation dans une forme si avancée, que le Président de la République, le Général Antonio López de Santa Anna, fit un Coup d'Etat et dispersa ce brillant corps collégial, connu par ses tendances éminemment libérales. C'est ainsi que le grand Ocampo débuta dans la politique, et que, quelques années plus tard, il occupa, à deux reprises, le poste de Gouverneur de son Etat natal.

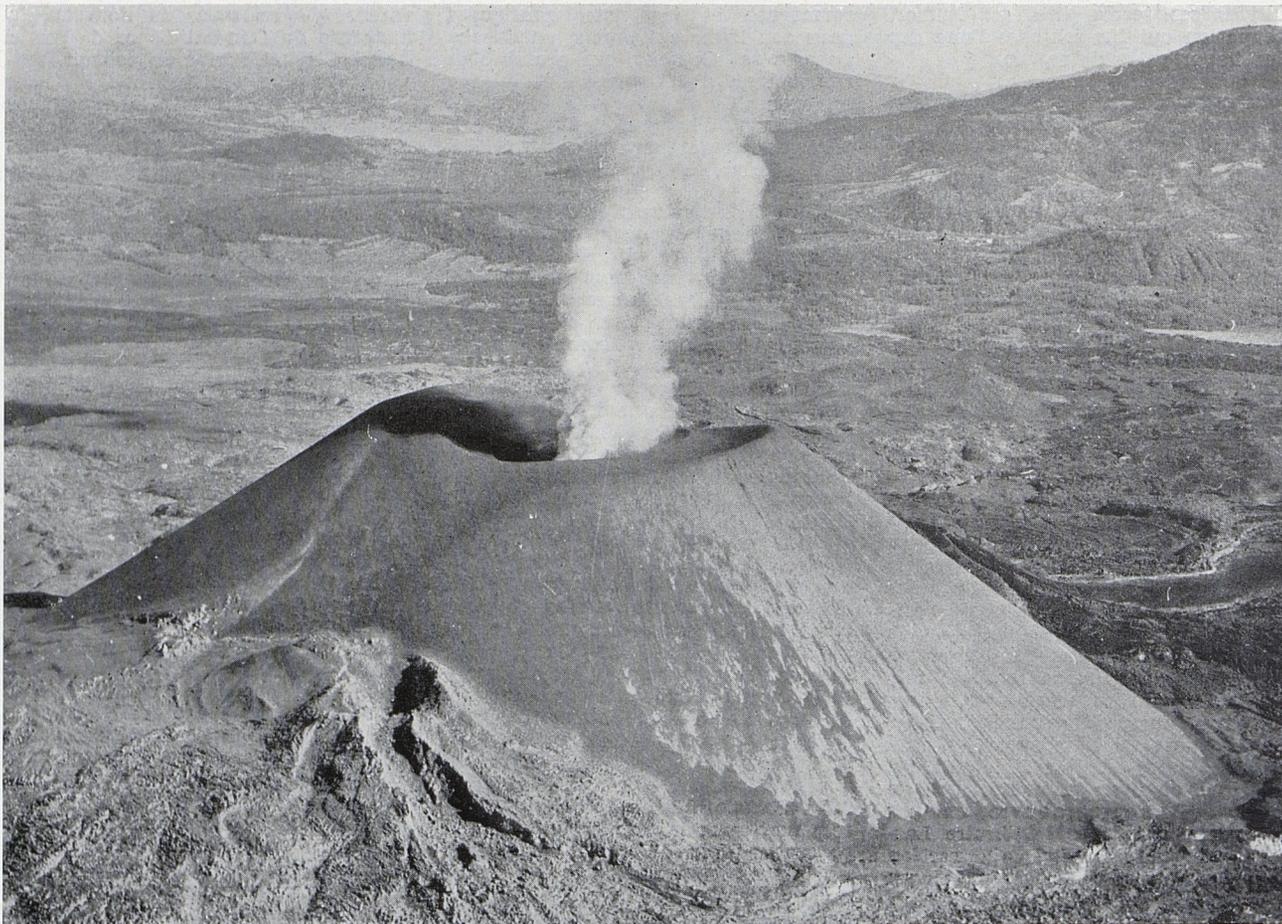
En 1850, le Président des Etats Unis du Mexique, le Général José Joaquín de Herrera, le nomma Ministre des Finances, et l'année suivante il eut sa célèbre polémique avec *Un curé du Michoacán* sur les oblations que les paroissiens étaient tenus de payer pour les services religieux.

Alors qu'il était Gouverneur du Michoacán (1853), Ocampo fut surpris par une révolution à caractère conser-

vateur qui instaura, de nouveau, la dictature du Général López de Santa Anna. Celui-ci, arrivé au pouvoir, destitua Ocampo qui fut obligé de se réfugier à la Nouvelle Orléans avec d'autres éminents exilés, tels Benito Juárez, Manuel Cepeda Peraza, José María Mata, jusqu'à ce que, la Révolution d'Ayutla ayant triomphé, il put rentrer au Mexique et se jeter à corps perdu dans la politique, d'abord comme Ministre des Relations Extérieures et ensuite comme député au Congrès Constituant qui adopta la Constitution libérale le 5 février 1857.

Des jours de plus grande lutte attendaient le réformateur. Le Coup d'Etat du Président Ignacio Comonfort lui fit choisir le chemin de la légalité. Il suivit donc le Président Juárez et occupa à ses côtés différents Ministères, d'abord à Guadalajara où, aussi bien Juárez que lui-même risquèrent d'être exécutés, et ensuite à Veracruz. Dans cette dernière ville, appelée « le Sinaï de la Réforme », furent votées les lois les plus avancées qui aient été données à l'Amérique, au milieu du fracas d'une guerre sanglante qui dura trois ans : la loi sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la loi sur la nationalisation des biens ecclésiastiques, sur la suppression des ordres monastiques et sur d'autres nombreux points qui furent autant de coups portés au parti clérical.

Au triomphe du Gouvernement légal, le Président Benito Juárez put se réinstaller au Palais National de Mexico, et Ocampo, nouveau Cincinnati, retourna aux champs et aux sillons de sa belle propriété de Pateo. Mais le Parti vaincu ne devait pas lui pardonner. Un jour, un groupe d'hommes de main le surprit dans sa maison de campagne, l'amena devant les généraux conservateurs Zuloaga et Márquez, à qui les hasards de la dissidence faisaient mener une vie errante, et ceux-ci décidèrent son exécution, sans l'avoir jugé, sans même vouloir l'entendre. Ainsi le martyr mit fin à cette vie de sage, de philosophe, de philanthrope, qui avait passé en faisant le bien.



HISTOIRE D'UN VOLCAN

par María Elodia TERRÉS

Professeur à l'Université Nationale de México

Le 5 février 1943, une série de vibrations du sol furent observées par les habitants d'un petit coin de l'Etat de Michoacán. Peu à peu, ces secousses augmentèrent en nombre et en intensité. Puis, elles devinrent très fortes et, durant certaines journées, l'on en compta jusqu'à soixante en vingt-quatre heures. Le 19 février, il y en eut plus de trois cents. La plupart de ces frémissements étaient trépidants; néanmoins, il y en eut beaucoup de caractères

ondulatoire. Le 7, la Station de Sismologie (Tacubaya) enregistrait comme épiscntre des séismes, la commune de San Juan Parangaricutiro; le 8, le village de Coalcoman. A partir du 9 février, aussi bien les vibrations légères que les secousses violentes eurent leur épiscntre à Uruapan.

L'alarme se répandit parmi les gens de la région, car les maisons se lézardaient et les toits menaçaient de s'écrouler. Les hauts murs de l'église de San Juan se crevassèrent,

bien qu'ils fussent de construction récente. Les autorités municipales, croyant qu'il s'agissait d'un affaissement de terrain, demandèrent télégraphiquement à México l'aide d'un ingénieur géologue.

L'aire ébranlée, située sur le versant sud du Plateau d'Anáhuac, au sud-ouest de la commune d'Uruapan, était une dépression entourée de collines d'altitudes diverses, au nord des contreforts du volcan de Tancitaro, qui est le pic le plus élevé de l'Etat

de Michoacán (3.860 mètres au-dessus du niveau de la mer).

Dans la matinée du 20 février, Dionisio Pulido, propriétaire de quelques arpents de terre, s'en allait avec sa femme et un ami pour labourer son champ en vue des semailles et pour y faire paître ses moutons. Un peu avant midi, il sentit que le sol tremblait. On entendait des bruits étranges qui semblaient sortir du tréfond de la terre. Il vit bientôt s'élever d'un vallon dénommé la Hoya de Cuiyutziro, plusieurs petites colonnes de fumée qu'il attribua à des séquelles de quelque feu mal éteint. Plus tard, sur les seize heures, il remarqua que jaillissaient du même endroit des flamboiements au milieu d'une épaisse fumée, le tout accompagné de sourds grondements et de fortes explosions. Effrayés, Pulido et sa femme se mirent à courir jusqu'à Paricutin, à deux kilomètres de là. Puis, ils se dirigèrent vers Parangaricutiro, qui était à trois kilomètres plus loin, afin d'y faire part de leurs constatations aux autorités locales. Pendant toute la nuit, l'on entendit le fracas des explosions. Les secousses se faisaient plus violentes.

Le lendemain matin, les habitants allèrent voir ce qui se passait à Cuiyutziro. Ils restèrent médusés devant la gigantesque colonne de fumée qui s'élevait de la cime d'un petit monticule noir, d'une trentaine de mètres d'altitude, qui s'était formé à l'endroit même où, la veille, Pulido avait vu les vapeurs blanches et les flamèches. La fumée en jaillissait avec fracas, dispersant les pierres qui roulaient comme une traînée de lumière sur les pentes du mamelon et sur les labours.

Le 22 février au matin, la Station de Sismologie enregistrait à Tacubaya un séisme d'une grande intensité — degré VII de l'échelle de Mercalli — de caractère nettement tectonique, car il avait secoué une grande étendue de la République, alors que tous les précédents, même les plus violents, avaient été d'origine volcanique, simplement circonscrits aux contrées proches de l'endroit où prit naissance le Paricutin. Ce dernier séisme commença à 3 heures 21' 36" et sa durée fut de 5' 44". On en enregistrait un autre à 4 heures 10' 04", et un troisième à 4 h. 53' 44", ayant tous le même épicycle dans une région sous-marine du Pacifique, en face des côtes de Guerrero, à 16° 40' de latitude Nord et 101° 31' de longitude Ouest, et à une distance de 402 kilomètres sud-ouest de Tacubaya.

Ce jour même, le Gouvernement Fédéral décidait d'envoyer une commission technique afin de répondre à l'appel du Secrétaire du Gouvernement du Michoacán. Une proéminence, dont le cratère fumait, avait fait son apparition à Paricutin, à 5 kilomètres de Parangaricutiro. Les habitants s'enfuyaient.

Le nouveau volcan se dressait à 20 kilomètres à l'ouest de la ville d'Uruapan, sur le territoire de la commune de San Juan Parangaricutiro, à 5 kilomètres au sud de cette localité, située à 19° 28' 30" de latitude Nord et 102° 15' 45" de longitude Ouest, dans une large vallée orientée vers le couchant, à 2.260 mètres au-dessus du niveau de la mer. Paricutin était un petit village à 3 kilomètres au sud de San Juan et à 2 kilomètres au nord-ouest du cône en formation. Il n'avait que 500 habitants.

Le volcan était sorti de terre depuis trois jours à peine et le panorama présentait déjà des proportions vraiment dramatiques. La plaine, recouverte d'un épais suaire gris de sable et de cendres — d'une épaisseur de 80 centimètres aux endroits proches de l'éruption — ne laissait à découvert que les squelettes calcinés et noircis des pinèdes voisines. Les pluies persistantes assombrissaient le paysage. Sur les terres ensemencées le spectacle était encore plus angoissant. Les rares bourgeons qui surgissaient à travers les cendres ne réussissaient pas à rompre la triste monotonie de l'ensemble. Le cône tronqué du volcan grandissait à vue d'œil. Les géologues estimèrent qu'au cours de ces trois journées il avait atteint une hauteur de 60 mètres. Au Nord-Est, le cratère formait un fer à cheval. En bas, à la base de l'élévation de terrain, une étroite langue noire de lave visqueuse, aux lueurs incandescentes, avançait lentement vers le Nord, envahissant peu à peu les parties planes qui avaient été jusqu'alors des terres de labour.

La colonne de gaz et de vapeurs bleues, jaunes et blanches s'élevait à une allure de 80 à 100 mètres à la seconde. Animée de très rapides mouvements giratoires, elle avait, parfois, un aspect cotonneux; à d'autres moments, elle s'enroulait et se déroulait en volutes; souvent, on eût dit un énorme pilier ou bien elle montait sous forme de gigantesques fuseaux noirs ou rouges. Quand l'activité s'atténuait, une nuée blanche se diluait peu à peu dans l'azur du ciel. Mais, en général, et principalement dans les premiers mois de l'éruption,

elle jaillissait pour s'élever à plus de 5.000 mètres de hauteur au milieu d'explosions formidables, couronnée d'un énorme panache qui obscurcissait le ciel, pour finir en averse bruyante de scories basaltiques, de sable et de cendres, dispersées ensuite à plus de 400 kilomètres. De février à juillet, les terrasses de la ville de México furent recouvertes d'une très fine poussière de cendres volcaniques en quantités variables. Certains jours, le 12 avril par exemple, on en ramassa 288 milligrammes par mètre carré; d'autres fois, comme le 15 juillet, il n'y en eut que 14 mgr 60.

Le cratère éjectait également, à plus de 650 mètres de hauteur, des pierres en ignition et de grosses bombes à demi fondues et incandescentes qui semblaient hésiter avant de retomber. Au début, ces explosions variaient beaucoup en intensité et en fréquence. On en comptait de 19 à 20 par minute au cours des premières semaines. Puis, elles diminuèrent de 9 à 13, faibles; de 4 à 5, moyennes; de 2 à 4, fortes; et de 1 à 2, très fortes, brèves et violentes. On les entendait à 40 kilomètres à la ronde.

Les gaz sentaient le chlore et laissaient des sublimés blancs, jaunes et orangés — probablement de chlorures d'ammonium et de fer — sur les laves déjà froides et sur les parois du cratère. Certains jours, à la lumière des laves, on pouvait observer l'intérieur de ce cratère depuis les éminences de terrain qui bordent la vallée, à l'Orient. On y distinguait trois bouches échelonnées, ayant une dénivellation de trente mètres l'une par rapport à l'autre; vers l'Ouest, la plus haute, qui était aussi la plus grande, et vers l'Est, la plus petite et la plus basse. Elles étaient séparées entre elles par des rebords semi-circulaires très étroits, soudés aux pentes intérieures du cratère. Ces bouches vomissaient alternativement de la lave fluide mêlée à des pierres et à des bombes. La nuit, le spectacle était merveilleux. Sur le fond obscur du ciel resplendissait l'or du feu et les bouillonnements rouges des pierres se dispersaient en crépitant pour retomber avec fracas dans le cratère ou rouler sur les flancs du volcan et des monts voisins.

Le cône ne grandissait pas uniformément. De temps en temps, les laves léchaient la lèvre du cratère en la fondant en partie, et la colonne gazeuse balayait le bord aminci en provoquant des effondrements vers l'intérieur de la cheminée. Ce phénomène a presque toujours coïncidé

avec de violents jets de lave au sud-ouest de la base ou par le flanc nord. Au mois de juillet, la hauteur était de 300 mètres et en décembre de 393. En août 1944, elle était de 440 mètres et le diamètre du cratère atteignait 350 mètres, tandis que celui de la base d'Ouest en Est dépassait 1.100 mètres. Les mesures étaient prises en se référant au plateau disparu de Quitzocho, situé à 2.380 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Au début, la lave coulait sans obstacle à raison de deux mètres par heure. Elle formait quatre coulées principales : deux par le Sud-Ouest, deux autres très étroites par le Nord-Est et le Nord-Ouest, qui se rejoignent plus tard pour remplir la plaine. La lave visqueuse et rouge-feu, même à la lumière du jour, formait des ruisseaux de lumière sur les laves durcies ou courrait par dessous en y ouvrant des fissures par lesquelles s'échappaient des fumerolles de vapeur d'eau, d'acide chlorhydrique et de gaz bleus, blancs et jaunâtres. Ces crevasses se refermaient peu après; mais certaines d'entre elles formaient des cratères adventices à proximité et sur les flancs du volcan. Le plus important fut le Zapicho, ouvert en fer à cheval du côté Nord-Est du cône, le 19 octobre 1943, et qui resta en activité pendant soixante-dix-neuf jours : il formait un second volcan de 92 mètres de hauteur. Les laves de ces éruptions glissaient dans les vallons et dans les ravins, remplissaient les crevasses formées entre les terrains pierreux, noirs de lave durcie, et se jetaient dans les cratères des anciens petits cônes avoisinants. En juillet 1944, elles avaient envahi le village de San Juan Parangaricutiro; en quelques jours, celui-ci fut complètement enseveli, et, aujourd'hui, seule la pointe des tours de l'église de San Juan se montre entre les crêtes du terrain pierreux et basaltique, comme le témoin muet de la catastrophe.

L'éruption n'a pas toujours eu la



Le Paricutin en éruption.

même intensité. Les phases explosives alternaient avec des périodes relativement calmes. Vers le milieu de l'année 1954, le Paricutin s'éteignit totalement. Les laves couvrent aujourd'hui une superficie de 12 kilomètres carrés, qui fait partie du parage volcanique où se forma le Jorullo en

1759, à 10 kilomètres sud-est du Paricutin. Les laves de ces deux volcans sont fort ressemblantes; aussi croit-on qu'elles provenaient d'une même concentration magmatique de basalte et de péridot, logée à faible profondeur, à en juger par ces deux dernières manifestations.

Faits, Œuvres, Personnes

LA SITUATION ÉCONOMIQUE DU MEXIQUE

telle qu'elle a été exposée à la XXIII^e Convention Bancaire
par le Ministre des Finances

M. Antonio CARRILLO FLORES

M. Adolfo Ruiz Cortines, Président de la République, inaugurerait à Veracruz, le 25 avril 1957, la XXIII^e Convention Bancaire du Mexique. A cette réunion assistaient plus de cinq cents délégués de la banque nationale et près de soixante observateurs d'institutions étrangères.

M. Antonio Carrillo Flores, Ministre des Finances, a présenté à cette Assemblée une synthèse de la situation du Mexique en 1956. La progression économique du pays a été d'au moins 7 %, soit plus du double de son pourcentage d'accroissement démographique. Depuis octobre 1955, l'on observe une nette tendance à la stabilisation des prix. Le développement du pays n'est pas basé sur l'inflation. La réserve de la Banque du Mexique était de 441 millions de dollars au 20 avril dernier. Ce chiffre représente près du double des existences en décembre 1952. En proportion, l'emploi a augmenté plus que la production : les salaires ont été relevés. La consommation de denrées alimentaires, de vêtements, de chaussures, de produits d'entretien, etc., s'est intensifiée de façon appréciable. Les investissements marquent une hausse de 16 % par rapport à 1955 : ceux du secteur privé, 19 % ; ceux du secteur public, 10,5 %. Les placements proviennent, pour 81,6 %, de ressources nationales.

Dans le discours qu'il a prononcé, le Ministre des Finances a fait ressortir les aspects les plus importants de l'économie mexicaine.

Situation générale. — Dans une étude préliminaire, la Commission Economique pour l'Amérique Latine a fait remarquer que, en 1956, la production et le revenu brut s'étaient accrus, dans les pays latino-américains, à peu près à la même cadence que la population. Au Mexique, le développement économique a été d'au moins 7 %, c'est-à-dire plus du double de l'accroissement démographique.

Prix. — Depuis octobre 1955, les prix montrent une nette tendance à la stabilisation. Les articles de production sont en hausse de 4,3 % et ceux de consommation de 2,4 %. L'indice portant sur 210 articles a été fixé, pour le mois de mars 1957, exactement au même taux que pour mars 1956. Ainsi, nous l'avons déjà dit, le Mexique ne base pas son développement sur l'inflation, mais sur une épargne nationale plus considérable qui a rendu possible une augmentation notable des investissements.

La stabilité des prix est, dans une large mesure, le résultat de l'équilibre du budget et de la régularisation du crédit par la Banque du Mexique. Le volume — en progression et de plus en plus diversifié — de nos expor-

tations de biens et services, qui ont dépassé de 10,2 % celles de 1955, a été lui aussi un facteur important. C'est ce qui a permis aux importations d'atteindre des niveaux sans précédent, tout en renforçant le fonds de devises qui assure la fermeté de notre monnaie.

Balance des paiements. — La Balance des paiements a présenté, l'an dernier, un solde favorable de 60,5 mil-



M. Antonio Carrillo Flores.

lions de dollars. La réserve de la Banque du Mexique s'élevait à 441 millions de dollars au 20 avril 1957, date à laquelle s'est écoulée plus de la moitié du temps où, chaque année, nos ressources en devises diminuent pour des motifs saisonniers. Ce chiffre est supérieur à celui de n'importe quelle année précédente, à la même date, et presque le double de celui des réserves existant au

moment où le Gouvernement actuel est entré en fonctions (décembre 1952).

Niveau d'emploi. — La population totale du Mexique s'élève à 31 millions d'habitants, dont 10,5 millions (hommes et femmes) ont un travail rémunéré. L'emploi s'est accru de 3,6 %, tandis que la population augmentait d'environ 3 %. Le fait que l'agriculture ait absorbé 53,6 % de la population économiquement active, en comparaison des 54,4 % de l'année précédente, prouve une augmentation de la productivité et un déplacement vers des occupations mieux rétribuées.

Amélioration du niveau de vie. — La progression de la consommation est l'expression objective du relèvement du niveau de vie en général. La plus forte consommation a porté sur le secteur des travailleurs, qui a absorbé 25 % de plus. L'augmentation de la consommation s'est traduite par des ventes plus importantes de denrées alimentaires, notamment de semences et de graisses végétales (24,5 %), ainsi que de produits d'épicerie (18 %). Les ventes de vêtements se sont accrues de 21 %, et celles de chaussures et articles de cuir de 23,6 %. Les ventes de meubles en bois pour appartements de 24,8 %, celles d'articles métalliques, en verre, faïence et cristal, à usage domestique, de 31,2 %. La consommation d'essence a augmenté de 11,2 %.

Accroissement des investissements. — Le montant des investissements est passé de 11.829 millions de pesos, en 1955, à 13.735 en 1956, soit une augmentation de 16 %. Cette poussée a été plus sensible dans le domaine privé que dans le secteur public. En 1955, les capitaux privés ont augmenté de 19 %, alors que les investissements publics ne marquaient qu'une hausse de 10,5 %. De ces sommes, 81,6 % provenaient de ressources nationales. Les investissements faits directement par l'étranger représentaient 9,8 % de l'ensemble de ces placements, proportion un peu moindre qu'en 1955.

Accroissement de la production. — L'énergie électrique a augmenté de 12 %, le pétrole et ses dérivés de 10 %, les transports et moyens de communication de 8 %, l'industrie minière de 6 %. Le trafic des marchandises transportées par les Chemins de fer Nationaux est passé de 17.554 tonnes en 1955, à 19.146 en 1956, soit un relèvement de plus de 9 %. Parmi les manufactures, on relève des augmentations de production dans les branches suivantes : Industrie sidérurgique : fer (en barres) 24 %, acier (en barres) 28 %; wagons de chemins de fer, 26 %; engrais, 16 %; industrie chimique, 13 %; papier, 17 %; verre, 24 %; produits pharmaceutiques, 20 %; ciment, 9 %; textile, 6 %; denrées alimentaires et boissons : lait condensé et évaporé 20 %, conserves 16 %, bière 12 %. Par contre, la production de sucre a baissé de 14 %. Les fabriques de viande en conserve ont également réduit leurs activités de 13 %, par suite des cours inférieurs pratiqués sur les marchés étrangers.

Dans l'agriculture, les surfaces irriguées se sont étendues de 10 %. La consommation de semences améliorées et d'engrais, ainsi que l'emploi de machines agricoles ont fait monter le rendement unitaire à l'hectare.

En 1956, il a été possible de relever de 26,9 % le crédit accordé aux entreprises agricoles et d'élevage. Les prêts aux activités productives, y compris l'agriculture, ont augmenté de 12,7 %. L'encouragement au commerce par le crédit a dépassé 28,9 %. De son côté, le crédit consenti par la banque privée à la production s'est accru de 17 %.

L'industrialisation. — La *Nacional Financiera* a continué de favoriser l'industrialisation du pays. En 1956, elle a mobilisé des ressources financières pour un montant total de 7.174 millions de pesos, somme supérieure de 13,5 % à celle correspondante de 1955. On apprécie mieux l'ampleur et le sens de ces chiffres lorsqu'on remarque que les années 1955 et 1956 ont

représenté, respectivement, 35,8 % et 36,4 % du financement total accordé par l'ensemble du système bancaire.

L'activité du marché des valeurs s'est intensifiée de 16 %. L'indice général de la cote des actions a enregistré une bonification de 16,5 % par rapport à la moyenne de 1955. Afin de modifier peu à peu la structure du marché des valeurs, qui s'est caractérisée par un degré élevé de liquidité, la *Nacional Financiera* a émis, en 1956, un nouveau titre, dit « certificat de copropriété industrielle », qui a reçu un excellent accueil du public. Sous l'empire de la loi sur les sociétés d'investissements, deux institutions de ce genre ont été créées, dont l'objet est de canaliser l'épargne publique vers l'aide à la production mexicaine. Au cours du premier trimestre 1957, le volume des opérations effectuées sur le marché des valeurs a dépassé de 14 % le niveau de l'année précédente.

Tourisme. — A partir de 1939, et plus particulièrement de 1946, les dépenses des touristes ont eu une répercussion de plus en plus grande sur les rentrées de devises. Le solde net de l'année 1956 a été de 287 millions de dollars, soit plus de trois fois ce qu'il était en 1946. Les investissements dans les routes, chemins de fer et hôtels, l'amélioration des services et l'extension des lignes aériennes internationales permettent de penser que la tendance à la progression des revenus provenant du tourisme se poursuivra. A cet effet, le Gouvernement vient de mettre sur pied un fonds destiné à attirer et à garantir les investissements affectés à cette industrie.

Emploi de capitaux étrangers. — Le Mexique continuera d'employer le crédit extérieur pour des investissements représentant un profit collectif immédiat et compatibles avec la souveraineté, la dignité, la structure politique et le mode de vie de notre pays. Si les prêts internationaux ont été, sont et continueront d'être un appoint appréciable pour financer notre développement économique, ils ne sauraient être le seul élément sur lequel repose cette évolution.

Au cours des derniers mois, l'*Import-Export Bank* de Washington a alloué au Mexique pour plus de 70 millions de dollars de crédits destinés aux chemins de fer, à l'industrie sidérurgique et à l'achat de cheptel. Ce chiffre comporte une somme de 26 millions de dollars accordée, sans la garantie du Gouvernement Fédéral, à la compagnie *Fundidora de Fierro y Acero de Monterrey*. En outre, les crédits offerts par les pays d'Europe sont de plus en plus importants. La banque privée des Etats-Unis a fait également de considérables financements à moyen terme. Tout ceci confirme la fermeté du crédit extérieur du Mexique, confiance justifiée par la stricte exécution de ses obligations et par la liberté des changes dont on y jouit.

A la différence des dettes extérieures d'autres pays, la Dette mexicaine correspond pour 71 % à des prêts obtenus pour des travaux fondamentaux de développement et d'industrialisation. Les paiements à l'étranger pour amortissement et intérêts ne représentaient, en 1956, que 6,9 % des rentrées de devises.

Perspectives économiques. — Les premiers renseignements relatifs aux mois écoulés de 1957 attestent que le rythme de la progression économique de l'année précédente s'est maintenu. Tout indique que le panorama agricole sera meilleur cette année. On estime que la production de blé atteindra 1.400.000 tonnes, grâce auxquelles la consommation nationale sera largement couverte, tout en conservant une marge de prévision. Les chiffres préliminaires dont on dispose font présager que la récolte de coton sera, cette année, de 2 millions de balles, au lieu de 1.800.000 l'an dernier. La situation du marché international de cette fibre se présente mieux qu'en 1956. La récolte de café de la campagne 1956-1957, qui est en train d'être exportée, a été de 1.750.000 sacs, soit 250.000 de plus que pour la période précédente.

Ce que fait le Mexique contre le cancer

par le D^r Conrado ZUCKERMANN

Chef de la Campagne contre le Cancer
et Directeur de l'Institut National de Cancérologie de México

On estime qu'il existe dans le monde près de dix millions de personnes qui souffrent de tumeurs malignes, dont deux millions décèdent chaque année, ce qui permet d'affirmer que quatre individus meurent du cancer, à chaque minute, sur notre planète. Au Mexique, sur cent mille cancéreux, environ vingt mille trépassent tous les ans, c'est-à-dire que, toutes les vingt-cinq minutes, un Mexicain succombe à la terrible maladie.

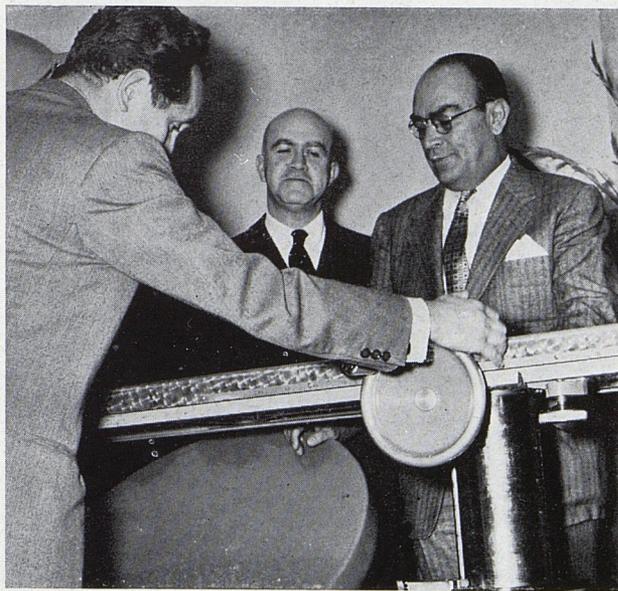
Depuis plus de cinquante ans, combattre le cancer a été le souci des médecins, du Gouvernement et des particuliers. Toutefois, la fondation officielle de la Campagne date de l'année 1941, alors que le Général Avila Camacho était Président de la République et le D^r Fernández Manero, Chef du Département de la Salubrité. L'administration de M. Miguel Alemán en a largement étendu le champ d'action et le Président Ruiz Cortines, ainsi que le D^r Morones Prieto, Ministre de la Salubrité et de l'Assistance, ont apporté une attention soutenue à ce problème.

Sous la direction du Ministre de la Salubrité, le Comité de la Campagne Nationale contre le Cancer a pour mission de réunir, coordonner et mettre en action toutes les forces scientifiques, morales, économiques et sociales, dans le but de développer la lutte contre le cancer; de divulguer les connaissances que tout individu doit avoir sur cette maladie; d'inciter le cancéreux à se rendre à temps dans les institutions anticancéreuses; d'obtenir que le cancéreux soit accueilli convenablement, quelle que soit sa situation sociale et financière; de faire œuvre d'amélioration et de coopération dans les centres anticancéreux du pays et de collaborer à la création de nouvelles cliniques pour les cancéreux. En application de ces règles, des services cancérologiques ont été créés dans presque tous les hôpitaux et fondations radiothérapeutiques (radium et rayons X) et l'on peut affirmer que les équipes officielles et privées sont au nombre de plus de soixante, dont quatre fonctionnent dans la capitale.

Dans les Centres Cancérologiques qui ont été fondés, l'on s'occupe non seulement des soins aux malades, mais encore de tout ce qui a trait à la propagande anticancéreuse, à la diffusion scientifique, à l'enseignement et à la recherche. Quatre centres fonctionnent à México et quatre autres à Mérida, Guadalajara, Monterrey et San Luis Potosí. Quatre nouveaux centres de cette catégorie seront prochainement installés à Morelia, León, Matamoros et Tampico. La construction d'un grand Centre Cancérologique vient d'être achevée à la Cité Médicale de México, et l'on y aménage actuellement des appareils et des laboratoires. L'Institut National de Cancérologie, dont le nombre de consultations et de soins a doublé, disposera prochainement de services d'hospitalisation. Quatre bombes de cobalt sont déjà installées: deux à México (l'une d'elles à l'Institut National de Cancérologie) et deux à Guadalajara, dans l'Etat de Jalisco (l'une d'elles à la Clinique du Cancer de l'Hôpital Civil).

En étroite liaison avec ces travaux, il convient de signaler ce qui se rapporte à la détection de personnes cancéreuses ne présentant pas de symptômes. Ces enquêtes permettent de diagnostiquer des cancers dans la première phase, c'est-à-dire au moment où les possibilités de guérison sont très grandes. Quatre centres de détection cancérologique sont actuellement ouverts: deux à México (l'Hôpital Alemán Pérez et l'Hôpital Juárez) et deux dans les Etats, l'un à Guadalajara, l'autre à San Luis Potosí. Lors du recensement des cancéreux, effectué au Mexique en 1929, il s'était avéré que soixante-dix pour cent des gens qui consultaient un médecin s'y rendaient trop tard. Aujourd'hui, après seize ans de lutte anticancéreuse (de 1941 à 1957), cette proportion a été ramenée à cinquante pour cent, ce qui indique une amélioration de vingt pour cent.

La campagne de diffusion a été menée en plusieurs temps. Nous en indiquerons les deux principaux: tout d'abord, un travail intense a été entrepris auprès des médecins du pays; près de vingt mille médecins-chirurgiens ont reçu des brochures sur la question, descriptions de travaux, actualisations cancérologiques, demandes de



Le Ministre Morones Prieto assiste à l'inauguration de la bombe de cobalt installée à l'Institut de Cancérologie de México.

collaboration. Des services de biopsies ont été installés là où il n'y avait pas de laboratoire d'Anatomie Pathologique. Pendant la seconde phase, le travail a été conduit dans une grande partie du pays, de façon à ce qu'un bon nombre de ses trente millions d'habitants apprennent l'existence de cette croisade nationale, et en essayant de les amener à se rendre, au moindre symptôme, soit dans les centres officiels ou privés d'assistance et de détection des tumeurs malignes, soit chez leur médecin de famille ou de quartier. A cet effet, les moyens de diffusion les plus divers ont été employés: journaux, revues, radio, télévision, cinématographes et causeries au cours desquelles l'on fait connaître l'importance du problème du cancer et les moyens de le combattre.

Il est à souligner que les milieux médicaux mexicains attachent un grand intérêt aux travaux cancérologiques. Quatre sociétés scientifiques se consacrent à l'étude des néoplasies — deux à México, une à Yucatán et une autre à Jalisco — deux revues médicales traitent spécialement du cancer et de très nombreuses contributions sont apportées à cette question, sous forme de livres, de publications périodiques et de brochures. En outre, de nombreux cycles de travaux cancérologiques ont été effectués dans certaines villes et quatre congrès cancérologiques se sont tenus, l'un à México, deux à Guadalajara et un à León. Nous sommes convaincus que, dans un avenir proche, nous serons mieux armés contre les tumeurs malignes et que la recherche scientifique doit finalement triompher. Alors, tout comme d'autres fléaux de l'humanité, le cancer sera vaincu.

QUATRE MUSICIENS MEXICAINS

par Sonia VERBITZKY

professeur en mission du Conservatoire National de México



Manuel M. Ponce.

LA musique mexicaine a connu bien des vicissitudes avant de se frayer une place de choix parmi les activités artistiques du pays et d'occuper un rang honorable dans le monde.

Après la Révolution de 1910, l'intérêt croissant pour l'expression artistique des Indiens orienta les artistes vers des thèmes populaires. La peinture mexicaine, dont les qualités sont universellement reconnues, doit à cette orientation sa puissance et son originalité... Les fresques de Diego Rivera, de José Clemente Orozco, de David Alfaro Siqueiros, en sont des exemples probants. Le peuple y est représenté dans toute sa plasticité, dans toutes les manifestations de sa vie quotidienne de lutte et de poésie.

L'inspiration musicale a suivi celle de la peinture. Néanmoins, la tâche du musicien était plus ardue. Avant Manuel M. Ponce, le chant populaire était tenu à l'écart, dédaigné par les musiciens cultivés du Mexique. Voici ce qu'en écrivait, en 1919, ce grand compositeur qui, le premier, s'y intéressa : « La musique populaire, expression fidèle de la vie du pays, agonisait dans des hameaux perdus ou dans des villages accrochés au flanc des montagnes... La chanson populaire essayait l'indifférence de nos plus prestigieux compositeurs et se cachait, telle une fille honteuse de son origine roturière et de son dénuelement lyrique, au regard d'une société qui accueillait dans ses salons la musique de provenance étrangère, ou des compositions mexicaines portant des titres français. »

Ponce est le précurseur de la musique nationale du

Mexique. Il ouvre la voie à une inspiration nouvelle et commence par rassembler la majeure partie des sujets du folklore; il sélectionne les plus belles mélodies parmi les chants du peuple, les harmonise et offre ainsi des éléments musicaux qui permettent la stylisation au moyen de nouvelles richesses rythmiques et harmoniques. Les huit années de labeur qu'il passa à Paris en compagnie de Paul Dukas et durant lesquelles Ponce composa dans un style nettement européen, ne l'ont point empêché de poursuivre son œuvre nationale. Il écrit alors *Chapultepec*, un triptyque symphonique, *Idylle mexicaine* pour deux pianos et un divertissement symphonique, *Ferial*. A côté de vingt morceaux de piano sur des airs mexicains, il composa spécialement pour Andrés Segovia, une série de partitions que l'illustre guitariste espagnol interprète à presque tous ses récitals.

Avec l'œuvre nationale de Ponce, une nouvelle tendance s'instaure : le symphonisme « folklorique » mexicain.

Silvestre Revueltas, né en 1890, est originaire de l'Etat de Durango. Jeune violoniste de grand talent, il vint en Europe afin d'y parachever ses études de composition. Parmi ses œuvres symphoniques, citons notamment : *Cuauhnahuac*, *Colorines*, *El Renacuajo Paseador* (le Têtard balladeur), *Alcancias* (les Tirelires), *Fenêtres*, *Chemins*, *Second Quatuor* pour instruments à corde, *Filets*, *Itinéraire* (Symphonie inachevée) ainsi que son merveilleux *Hommage à Garcia Lorca*. Après quelques minutes de lecture, Erich Kleiber — le fameux chef d'orchestre allemand, qui l'a beaucoup interprété à México — refermait le cahier de *Música para charlar*



Silvestre Revueltas.

(Musique pour bavarder) en s'écriant : « C'est du pur génie! ».

La musique de Silvestre Revueltas n'est malheureusement pas éditée. Aussi n'a-t-elle guère d'interprètes et le monde se trouve-t-il privé de la joie d'entendre cet incomparable langage. Avec Silvestre Revueltas s'affirme la véritable grande musique du Mexique. Il appartient à tel point à son pays, il fait tellement partie de cette terre, de ces volcans, de l'indépendance de son esprit, que, tout en écrivant une musique universelle de haute qualité et sans presque se servir de thèmes populaires, il compose des airs essentiellement mexicains. De même que Moussorgsky pour la Russie, Revueltas représente pour le Mexique tout à la fois des qualités d'homme, de nation et d'universalité.

Ce qu'il y a en lui d'audacieux, de cosmique, de vrai, de puissant, de génial, de libre, projette sur son entourage une force et un rayonnement extraordinaires. Cela permet à de jeunes compositeurs de suivre, non pas le chemin de Revueltas, mais leur propre voie avec confiance, avec foi en leurs possibilités. Ils osent, enfin, être eux-mêmes. Ils puisent à l'étranger la technique et de nouvelles connaissances, tout en échappant à l'influence extérieure. Revueltas, avec sa belle tête de révolté, bravant le conventionnalisme dont il avait horreur, était suivi de nous tous — compositeurs et interprètes —, de son public, de tout le peuple du Mexique. Mort, hélas! à l'âge de trente-huit ans, sa vie éphémère a illuminé la route.

La forte personnalité du grand musicien Carlos Chávez commence à se dégager, à dix-neuf ans, lorsqu'il écrit sa première symphonie. En 1921, le Ministre de l'Éducation Publique, José Vasconcelos, qui favorisa puissamment les arts, commanda à Chávez une grande fresque « symphonique », le Feu nouveau. A vingt-trois ans, il s'en va étudier à Berlin, puis aux États-Unis, où il prend des leçons avec Hindemith, qui exerce sur lui une influence féconde. Par la suite, il retournera souvent aux États-Unis afin d'y étudier encore, d'y composer et diriger des concerts. Ses travaux sont très variés. Il a une conception profondément personnelle de l'Orient et, dans ses œuvres empreintes d'un esprit national, il emploie des moyens musicaux d'une grande plasticité.



Carlos Chávez



Blas Galindo.

Dans sa très remarquable symphonie *Antígona* (1932), et dans ses évocations du Mexique précolombien, Chávez se sert d'éléments rythmiques, harmoniques et mélodiques inspirés de la Grèce antique.

Carlos Chávez est un travailleur acharné, un organisateur étonnant. Son principal objectif est d'éduquer le peuple musicalement, d'ouvrir les portes de son pays à de nouvelles conceptions et de rompre avec les vieilles traditions. Grâce à lui, pendant plus de vingt ans, on a étudié, exécuté, composé d'excellentes œuvres. Et il a formé un groupe important d'élèves, aujourd'hui au premier rang de l'activité musicale du pays. Carlos Chávez est membre fondateur du Collège National.

Une des personnalités qui se détache parmi les jeunes compositeurs mexicains est celle de Blas Galindo. Celui-ci est né en 1910, l'année de la Révolution. Indien de sang pur, issu d'une famille pauvre, il passe sa prime enfance à ramasser du bois dans la forêt pour le porter au village. A neuf ans, il entre à l'école. A peine adolescent, il empoigne un fusil et prend part à la lutte révolutionnaire. Le pays ayant retrouvé le calme, il rentre dans ses foyers, travaille, étudie, organise et dirige la fanfare municipale. Le jeune directeur est en même temps son propre disciple. Inconsciemment, il commence à suivre sa vocation.

Blas Galindo abandonne son village et gagne la capitale. A vingt et un ans, il entre au Conservatoire de Mexico. Douze ans après, il devait en sortir lauréat de la plus haute récompense que cette école pouvait décerner. La musique de Galindo est très personnelle, austère et parfois douloureuse. Les poésies indiennes et les vieilles pierres l'inspirent. Son effort est considérable; il lui doit tout. Son œuvre comporte des mélodies, de la musique symphonique et de chambre, des chœurs ainsi que des compositions pour piano. Galindo vient de remporter le prix José Angel Lamas, avec sa Symphonie N° 1, au cours du Festival Latino-Américain de Musique, qui s'est tenu à Caracas (Vénézuéla) en 1957.

Il y aurait encore d'autres noms à citer. Mais, ce qui importe au premier chef, c'est qu'il existe aujourd'hui une authentique musique mexicaine, dont les progrès ultérieurs dépendent de l'étude des maîtres du passé et de la fidélité à l'esprit national et populaire qui les a inspirés.



Une vue de la Place de Mexico à Paris

Une manifestation d'amitié Franco-Mexicaine : LA PLACE DE MEXICO, A PARIS

Le 27 mai 1957 a vu Mexicains de Paris et Parisiens réunis pour une manifestation d'amitié franco-mexicaine. Le Rond-Point de Longchamp, proche de l'endroit où se trouve le siège de l'Ambassade du Mexique en France, changeait officiellement de nom. Il s'appelle désormais Place de Mexico. Décidée par le Conseil Municipal en témoignage de sympathie de Paris à la capitale du Mexique, la nouvelle appellation était ainsi rendue effective.

C'est à 11 heures 30 que M. Pierre Ruais, Président du Conseil Municipal, procéda à la cérémonie, en présence de M. Luis Padilla Nervo, Ministre des Relations Extérieures du Mexique, de passage à Paris. M. Christian Pineau, Ministre des Affaires Etrangères, présidait l'acte, entouré de M. Emile Roche, Président du Conseil Economique, de M. Emile Pelletier, Préfet de la Seine, de M. Roger Genébrier, Préfet de Police et de l'Ambassadeur du Mexique en France. Sur la place, décorée aux couleurs françaises et mexicaines, se trouvaient, avec MM. les Ambassadeurs des Républiques Latino-Américaines, de nombreuses personnalités françaises parmi lesquelles on remarquait : MM. Pierre-Olivier Lapie, Vice-Président de l'Assemblée Nationale, Daniel Mayer, Président de la Commission des Affaires Etrangères de

l'Assemblée Nationale, Jean-Louis Tinaud, Sénateur, Jean Sarrailh, Recteur de l'Université de Paris, Edouard de la Chauvinière, Directeur du Protocole, Jean Binoche, Directeur d'Amérique, Roger Monmayou, Sous-Directeur du même Département et M. le Maire du XVI^e Arrondissement.

Après avoir remercié M. Padilla Nervo d'assister à cette inauguration, M. Pierre Ruais dit notamment : « C'est, j'ai plaisir à le souligner, par un vote unanime de notre Conseil Municipal, que le nom de Mexico a été donné au Rond-Point de Longchamp « afin (je cite les termes de la délibération de notre Assemblée), afin de témoigner la sympathie de Paris à la Ville de Mexico et de répondre ainsi à l'honneur qu'elle a fait à la France en donnant des noms français à plusieurs voies publiques mexicaines ».

« Pour ma part, je me félicite d'avoir le privilège de présider à cette inauguration. J'aime, en effet, de tout cœur le Mexique.

« Au cours du récent voyage que j'ai accompli en Amérique, et durant lequel j'ai parcouru 57.000 kilomètres portant le cordial salut de Paris à toute une série de capitales, je n'ai pas manqué de me rendre aussi à Mexico où, libéré des ordinaires obligations officielles, il

m'a été donné de me mêler à la vie, si attachante, de la cité au travail.

« J'ai été frappé par l'extraordinaire vitalité du peuple mexicain, par son ardeur à la tâche et sa visible volonté de poursuivre activement l'édification matérielle et morale de sa patrie.

« Peuple affable et fier, passionné, artiste, en profonde transformation, en plein bouillonnement économique, en perpétuelle effervescence démocratique...

« Pour un Français, rien n'est plus agréable que le non-conformisme des Mexicains, leur attachement sans réserve à la liberté, sous toutes ses formes, non seulement à la Liberté abstraite, dont le nom s'écrit avec une majuscule, non seulement aux libertés fondamentales dont parlent, dans nos démocraties, les textes constitutionnels, mais aux libertés effectives, réelles, concrètes de pensée, de parole, d'action civique et sociale, en un mot, aux libertés pour lesquelles, le cas échéant, on souffre et on meurt.

« Les Mexicains, comme les Français, ont donné dans le passé, la preuve que la liberté, pour eux, n'était pas simplement un mot, mais un idéal vivant, et c'est, entre autres, ce qui les porte à s'apprécier, à s'estimer, à s'aimer mutuellement. Le prestigieux passé du Mexique, la cohésion ethnique toujours plus grande de sa population, qu'il réalise sous nos yeux même, dans le creuset national, son dynamisme, l'ardeur avec laquelle il procède à la mise en valeur de ses ressources naturelles, le prestige qu'il s'est acquis sur le plan international, tout cela est le gage d'un avenir plein de promesses. Ou je me trompe fort, ou, au cours des prochaines décades, on verra le Mexique prendre une place sans cesse plus importante dans la conduite des affaires du monde ».

M. Padilla Nervo rappela d'abord que c'est toujours avec joie que les Mexicains prennent le chemin de Paris où ont été vécues tant de pages de l'histoire du Monde. « Dans les villes d'autrefois — dit-il, ensuite — la place, plus encore que la rue, était un centre de réunion populaire. Aujourd'hui que la facilité et la rapidité des communications rapprochent les peuples toujours davantage, il est significatif que cette place voie réunis des Mexicains et des Français. Nous y sommes venus, les uns et les autres, appelés par un sentiment commun : l'amitié. Une amitié qui n'a pas attendu, pour se manifester, l'heure qui devait marquer l'indépendance du Mexique, puisque dans les premiers mouvements qui donnèrent naissance à la nationalité mexicaine, on pouvait déceler déjà l'empreinte de vos encyclopédistes et l'écho de votre Révolution inoubliable.

« Elles sont nombreuses, les raisons sur lesquelles s'appuie une telle amitié. Mais je voudrais évoquer ici surtout trois d'entre elles. En premier lieu, la similitude des institutions. Le Mexique et la France — et je le dirai en empruntant les paroles mêmes de M. Ruiz Cortines, Président des Etats-Unis du Mexique, — « aiment la liberté, la paix et le travail », et recherchent « leur bonheur dans une démocratie dont le but final est la dignité et l'ennoblissement de l'homme ». Pour le génie français, auquel on peut appliquer la maxime du sage de Samos, l'homme est la mesure des choses. Et la démocratie est un régime à la mesure humaine. « Liberté, Egalité, Fraternité », l'immortelle devise de la Révolution Française continue d'être l'objectif vers lequel convergent tous les hommes de bonne volonté.

« Je rappellerai aussi la foi inébranlable que nous avons dans la primauté des valeurs morales. Plus que la concordance des intérêts, nous savons que ce qui unit les peuples est la communauté des idéaux, car seulement sur une juste communauté d'idéaux peut s'élever une paix durable et créatrice.

« J'ajouterai, enfin, l'amour inné de la culture, dans laquelle nous ne voulons pas voir seulement un simple luxe de l'esprit mais une nécessité profonde de la vie de l'homme. Or, la culture française est une source inépuisable



MM. les Ministres Pineau et Padilla Nervo entourés des personnalités qui assistaient à la cérémonie. (Photo Eclair-Continental.)

sable à laquelle nous avons tous bu à un moment donné de notre formation.

« Les trois caractéristiques que j'ai mentionnées sont inhérentes à notre manière d'être : elles prennent naissance dans les racines mêmes de notre latinité. Ainsi la zone d'isolement moral qu'on perçoit entre ressortissants de pays différents, se trouve-t-elle considérablement réduite entre Mexicains et Français. Ce qui, d'ailleurs, nous permet de mieux associer les volontés individuelles dans un noble effort vers le progrès collectif. Entre les peuples comme entre les hommes, c'est là, sans doute, la meilleure politique. Elle règle — depuis bien des années — les relations entre le Mexique et la France.

« De semblables raisons, Messieurs, expliquent par elles-mêmes ma présence à cet acte. Je me félicite de ce que mon voyage en Europe, pour assister aux séances de la Commission de Droit International des Nations Unies, ait coïncidé avec cette émouvante cérémonie, et je me réjouis de ce qu'elle m'ait donné l'occasion de prononcer ces paroles.

« Mais je ne parle pas seulement pour exprimer ici un sentiment personnel. J'ai l'honneur d'être l'interprète de la gratitude du Gouvernement de mon pays et de la ville de Mexico qui ont apprécié à sa juste valeur la généreuse décision du Conseil municipal de Paris, favorablement accueillie par la Préfecture de la Seine. Cette place, si parisienne, rappellera désormais aux Parisiens un pays ami de la France, un peuple ami du peuple français. Elle sera le symbole de l'amitié du Mexique d'aujourd'hui et de la France de toujours. Elle constitue, dès cet instant, un magnifique témoignage de cordialité internationale. »

Dans une éloquente improvisation, M. Christian Pineau salua à son tour le Ministre des Relations Extérieures du Mexique :

« Le Gouvernement français se doit de rendre hommage à l'éminent homme d'Etat qu'est M. Padilla Nervo et à venir le saluer ici, après le salut qui lui a déjà été adressé par la Ville de Paris — déclara-t-il. Sa présence en France est un gage d'une amitié à laquelle nous tenons et je le prie de bien vouloir transmettre à son Gouvernement le salut très cordial du Gouvernement français. »

« Ceci est une fête franco-mexicaine — conclut M. Christian Pineau — ou plus exactement une fête entre Paris et Mexico. Mais c'est aussi une manifes-

tation d'amitié entre l'Amérique Latine et la France et, à une époque difficile comme celle que nous traversons, il est bon que des peuples qui sont unis par les mêmes traditions et qui désirent sauvegarder les valeurs essentielles de leur vie spirituelle, puissent manifester aujourd'hui leur amitié, qu'ils mettent tous au service de la paix. »

L'Ambassadeur du Mexique déclara enfin :

« Voir unis les noms de deux villes éloignées l'une de l'autre; passer, à Paris, par la place de Mexico ou, à Mexico, par la rue de Paris, et sentir que ces références ne sont pas seulement le témoignage d'une courtoisie diplomatique, mais la preuve d'une véritable compréhension internationale et d'un intérêt réciproque pour la vie des peuples ainsi honorés, cela n'équivaut-il pas à reconnaître la communauté du destin des hommes et à réaffirmer la foi que nous avons, les uns et les autres, dans l'universalité du progrès ?

« En donnant à cette place le nom de Mexico, le Conseil Municipal de Paris et la Préfecture de la Seine ont pris une décision qui ne laissera indifférent aucun de mes compatriotes. Je suis sûr d'interpréter leurs sentiments en faisant les vœux les plus cordiaux pour la grandeur de la France et l'éternelle jeunesse de cette ville des villes; une ville qui, comme l'a dit l'un de ses admirateurs les plus fervents, « élève, au-dessus de ce qui passe et de tout ce qui meurt, le visage immortel de l'Esprit ».



Public à l'inauguration de la Place

LE MEXIQUE A LA FOIRE DE PARIS

POUR la troisième fois depuis 1955, le Mexique vient de participer à la Foire de Paris. Cette année, conformément aux travaux du « Comité National des Foires et Expositions » — qui déploie tous ses efforts en vue d'accroître la vente des produits mexicains à l'étranger — le Mexique a été représenté à quatre foires internationales : celles de New-York, Francfort, Milan et Paris.

Installé au cœur de la galerie réservée aux Sections Etrangères de la Foire de Paris, le Stand du Mexique s'étendait sur 128 mètres carrés. Il comportait quatre sections.

Dans la première, consacrée à l'agriculture, le coton, le café et les fibres dures tenaient une place de choix. Au cours de ces dix dernières années, le rendement des sept principaux produits agricoles a doublé au Mexique.

La Section Industrielle offrait toute une gamme des progrès réalisés. En prenant 1949 pour année de base, le volume de la production industrielle du Mexique est passé de l'indice 100 à 123,6 en 1953, pour atteindre 155 en 1956. Des vues des installations de la société Altos Hornos de México, de la Fundidora de Fierro y Acero de Monterrey (forges et laminoirs) et des usines D.M. Nacional (fabrique de meubles en acier et d'appareils électro-ménagers) permettaient d'apprécier l'importance de ces entreprises.

Le Mexique, qui produit de grosses quantités de soufre et de pétrole, vient au premier rang des pays producteurs d'argent et au second de ceux producteurs de zinc; il tient la troisième place pour le plomb et la huitième pour le cuivre. Le cinquième de la surface de son Stand était consacré, à Paris, aux divers aspects économiques de ces exploitations minières.

A la Section du Tourisme, des vues panoramiques en couleur mettaient en valeur les beautés des paysages mexicains. Un programme musical accompagnait ces pro-



Une vue du stand mexicain à la Foire de Paris

jections qui comportaient des scènes typiques, alternant avec de brefs commentaires sur l'évolution du Mexique.

Un soin tout particulier avait été apporté à l'exposition d'art populaire. C'est la première fois que des objets du folklore mexicain peuvent être vendus en France en vertu de la récente Convention franco-mexicaine relative aux échanges compensés.

Le Centre d'Information du Stand distribuait des publications touristiques et économiques, notamment un supplément de la revue « Comercio Exterior », ainsi que des dépliants destinés à faire connaître au public français les progrès accomplis et les principaux sites touristiques du pays.

Nouvelles de Presse

★ M. Adolfo Ruiz Cortines, Président de la République, a visité en mars dernier l'Etat de Querétaro. Il y a inauguré diverses installations agricoles, avicoles ainsi que d'élevage, et a annoncé un programme d'investissements fédéraux. Puis, le Président Ruiz Cortines a parcouru, en avril, l'Etat de Veracruz, où il a inauguré la centrale thermique **La Granja**, les derniers travaux réalisés dans le bassin du Papaloapan ainsi que les nouveaux bâtiments de l'Institut Technologique. A Veracruz, le Président a assisté à la cérémonie inaugurale de la 23^e Convention Bancaire. Enfin, dans le courant du mois de mai, M. Ruiz Cortines a visité les Etats d'Agascalientes et de Zacatecas, où il a étudié les problèmes locaux et inauguré divers ouvrages d'intérêt public.

★ Le Président de la République a inauguré, à Mexico, la Première Grande Exposition Nationale des Industries Forestières, le nouveau système d'adduction d'eau potable de Chiconautla, le nouveau siège du Syndicat National des Electriciens, ainsi que l'Hôpital moderne du Ministère des Communications et des Travaux Publics. Enfin, M. Ruiz Cortines a présidé, au Palais des Beaux-Arts, le Festival de la Journée de l'Instituteur.

★ M. Carlos Darío Ojeda, jusqu'à présent Ambassadeur du Mexique au Pérou, a été nommé Secrétaire Général du Ministère des Relations Extérieures.

★ M. Pablo Campos Ortiz, membre de la Commission des Droits Humains des Nations Unies, vient d'être nommé Ambassadeur du Mexique en Grande-Bretagne.

★ Le Ministère des Relations Extérieures vient d'être doté de deux nouveaux postes de hauts fonctionnaires : ceux de « Directeurs en chef » qui prennent rang immédiatement après celui de Secrétaire Général. MM. les Ambassadeurs Oscar Rabasa et Alfonso García Robles (ce dernier est l'ancien Chef du Département des Affaires Politiques de l'ONU) ont été nommés, respectivement, Directeur en Chef pour les Affaires d'Amérique et du Service Extérieur et Directeur en Chef pour les Affaires d'Europe, d'Asie, d'Afrique, ainsi que pour celles concernant l'action du Mexique dans les organismes internationaux dont il fait partie.

★ Le Dr. Gustavo Baz, ancien Ministre et ancien Recteur de l'Université Nationale, a prêté serment en tant que candidat du Parti Révolutionnaire Institutionnel pour le poste de Gouverneur de l'Etat de Mexico.

LE MEXIQUE DANS LA COMMUNAUTE INTERNATIONALE

★ M. Luis Padilla Nervo, Ministre des Relations Extérieures, assiste, à Genève, à la réunion de la Commission de Droit International des Nations Unies, dont il a été réélu tout dernièrement membre titulaire. Cette Commission est composée de 21 juristes représentant les principales disciplines juridiques du monde entier et choisis en raison de leur réputation académique ou de leur expérience et de leur prestige international.

★ Le Dr. Manuel Pesqueira, Sous-Secrétaire d'Etat à la Salubrité et à l'Assistance Publique, a dirigé la Délégation mexicaine à l'Assemblée Mondiale de la Santé.

★ M. José M. Ortiz Tirado, Président de la Commission Nationale de l'Energie Nucléaire, et le Recteur de l'Université Nationale de Mexico, M. Nabor Carrillo Flores, ont assisté à la Convention Inter-américaine sur l'Energie Atomique, qui s'est tenue au Laboratoire National de Brookhaven (New-York). MM. Manuel Sandoval Vallarta, Alejandro Medina et Gustavo del Castillo ont représenté la Commission au Congrès de Physique Nucléaire à Haute Tension, à l'Université de Rochester (New-York).

★ Une Délégation mexicaine assistera au prochain Congrès Mondial des Ingénieurs Civils, qui tiendra ses assises à Paris.

★ Le Dr. Fred L. Sopper, Directeur du Bureau Sanitaire Américain, a commenté, en termes élogieux, la façon dont le Mexique mène la campagne contre le paludisme. Pour sa part, Mme Adélaïde Sinclair, Directrice-adjointe du Fonds des Nations Unies pour l'Enfance (UNICEF), qui visite le Mexique, a déclaré à la presse qu'elle avait été très favorablement impressionnée par cette expérience qui — a-t-elle précisé — sera très utile pour la prochaine installation d'un Centre International d'Entraînement Antimalarien.

★ Le premier Congrès Inter-américain des Mineurs, réuni récemment à Lima, a désigné comme Président de la Fédération Internationale des Mineurs M. Filiberto Ruvalcaba, Secrétaire général du Syndicat des Travailleurs de la Mine et de la Métallurgie du Mexique. Cette Assemblée a décidé de fixer son siège permanent à Mexico.

NOUVELLES ECONOMIQUES ET FINANCIERES

★ Un Comité Economique Franco-Mexicain vient de se constituer à Mexico, sous la présidence de M. Eduardo Villaseñor, ancien Gouverneur de la Banque du Mexique, Administrateur Général de « Financiera Minera » et Président de la Banque de l'Atlantique. Ce Comité, qui groupe de nombreux banquiers, industriels et hommes d'affaires mexicains, a élu Président de sa Commission de Programme M. Marte R. Gómez, ancien Ministre et Président du Conseil pour le Développement de la Production Nationale. MM. Pablo Macedo, Président du Conseil d'Administration de la Société de Crédit Industriel et Luis Latapi, Directeur Général de la Société « Crédit Minier et Commercial », ont été nommés Vice-Présidents du Comité. Le Secrétariat général sera assuré par M. Roberto Gatica Aponte, Directeur à la Banque Nationale de Commerce Extérieur.

Le Comité, qui a pour but de promouvoir et étudier toutes initiatives tendant à développer les relations économiques entre le Mexique et la France, a exprimé le vœu de se maintenir en contact étroit avec le Comité Permanent pour le Développement des Echanges Franco-Mexicains que préside à Paris M. Emile Roche, Président du Conseil Economique de la République Française. On estime que la collaboration de ces deux organismes — dont la création est l'un des heureux résultats du voyage fait au Mexique en octobre 1956 par la Mission Française conduite par M. le Président Emile Roche — jouera un rôle de la plus haute importance pour le développement des relations économiques entre les deux pays.

Le Comité Economique Franco-Mexicain a son siège à Venustiano Carranza 32 (Mexico, D.F., Mexique).

★ M. Rodrigo Gómez, Directeur de la Banque du Mexique, a déclaré, devant la XXIII^e Convention Nationale Bancaire, que la production nationale a augmenté de près de trois fois au cours des dix-sept dernières années, et que, durant cette période, 88.501 millions de pesos (54.061 pour le secteur privé et 34.440 pour le secteur public) avaient été investis.

★ Les rentrées de devises provenant du tourisme étranger ont atteint, en 1956, la somme de 489 millions de dollars.

★ Selon des renseignements fournis par la Banque du Mexique, les crédits accordés par les banques du pays s'élevaient, à fin novembre dernier, à 13.309,3 millions de pesos, dont 9.580 étaient destinés à la production. Sur cette dernière somme, 4.181 millions ont été alloués par les établissements privés, 4.668 par les banques natio-

nales et 731 millions par la Banque du Mexique.

NOUVELLES INDUSTRIELLES

★ M. Gilberto Loyo, Ministre de l'Economie, a inauguré, en présence du Ministre du Commerce Extérieur d'Italie, M. Bernardo Mattarella, la Foire Industrielle Italienne. Il s'agit de la plus grande exposition que ce pays ait présentée à l'étranger ; les pavillons de la Foire couvrent 30.000 mètres carrés.

★ A l'occasion du II^e Congrès de l'Industrie Sidérurgique, la Banque Nationale du Commerce Extérieur a fait connaître que la production nationale d'acier, qui était de 22.224 tonnes en 1917, a atteint cette année, 900.000 tonnes. Elle a indiqué, en outre, que 3 milliards de pesos avaient été investis dans cette industrie, dont 318 millions seulement proviennent d'investissements et de crédits officiels.

★ M. Antonio Bermúdez, directeur général de **Petróleos Mexicanos**, a exposé à la presse les principales réalisations de cette entreprise au cours de l'année 1956. 402 puits ont été forés, dont 276 se sont avérés productifs ; la réserve totale d'hydrocarbures est évaluée à 3.086 millions de barils. M. Bermúdez a assuré que, parmi les principales découvertes, il fallait noter : les prospections de la région de San Andrés (qui s'étend du sud-est de Papantla au Golfe du Mexique), qui pourrait être la révélation la plus importante des vingt-cinq dernières années ; celles de gaz naturel à 100 kilomètres du port de Veracruz ; et la localisation de pétrole dans les formations géologiques du jurassique. Le directeur de « **Petróleos Mexicanos** » a fait savoir, enfin, que les explorations sous-marines seraient entreprises sous peu dans la plate-forme continentale du Golfe du Mexique.

★ Avant trois ans, le Mexique pourra produire plus de 3 millions de kilowatts d'énergie électrique. De plus, M. Carlos Ramírez Ulloa, directeur général de la « **Commission Fédérale de l'Electricité** » — la régie autonome — vient d'annoncer que l'exploitation de puits générateurs de vapeurs naturelles était à l'étude. La Commission a fait savoir, d'autre part, que ses nouvelles installations d'Arriaga (Chiapas) et de La Paz (Basse Californie) sont complètement terminées, et qu'elle a investi 6 millions de pesos dans l'édification de nouvelles usines pour les Etats d'Agascalientes et de Zacatecas. Enfin, grâce à la création de l'usine de Tingambato, le Système Hydroélectrique « Miguel Alemán » — à 600 km à l'ouest de Mexico — sera achevé dans quelques mois. Ce plan, — un des plus grands du genre qui aient été réalisés en Amérique Latine — permettra d'augmenter de 30 % la quantité d'énergie électrique dont dispose le pays.

★ La Banque du Mexique fait connaître que l'industrie des antibiotiques offre de larges perspectives aux investissements de capitaux mexicains, vu l'existence d'un important marché à l'intérieur du pays ainsi que dans plusieurs Etats de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud.

★ Suivant certaines indications données par les **Almacenes Nacionales de Depósito**, l'industrie nationale du papier — qui représente un milliard de pesos d'investissements — produira, au cours des quatre prochaines années, une quantité suffisante pour la consommation intérieure. La production annuelle de papier (300.000 tonnes) sera augmentée de 100.000 tonnes, grâce à l'installation de quatre nouvelles usines dans les régions forestières de Chihuahua, Michoacán, Oaxaca et de l'Etat de Mexico, ainsi que de deux autres, à San Luis Potosí et Veracruz, qui utiliseront les agaves et le bambou comme matières premières.

NOUVELLES COMMERCIALES ET AGRICOLES

* Les Gouvernements du Mexique et des Etats-Unis ont concerté une Convention Provisoire relative aux Transports aériens qui portera ses effets jusqu'au 30 juin 1959 ; elle sera éventuellement remplacée par une Convention bilatérale sur l'Aviation Civile. Ce premier accord porte réglementation du service des lignes aériennes américaines et mexicaines. Ces dernières assureront le service sur les parcours reliant la ville de Mexico et certains points intermédiaires, à Washington, New-York, Chicago, Los Angeles, Nouvelle-Orléans, Miami et San Antonio. Selon M. Luis Padilla Nervo, Ministre des Affaires Etrangères, des bases solides ont été posées en vue de l'extension d'un programme équitable et profitable aux deux pays, qui se sont mutuellement concédé des droits et des facilités. L'une quelconque des deux parties peut, à tout moment, notifier à l'autre son intention de mettre fin à l'arrangement. Conformément à cette Convention, le Ministère des Communications et des Travaux Publics du Mexique vient d'autoriser la Compagnie Mexicaine d'Aviation et la **Guest Aerovías de México** à exploiter, respectivement, les lignes aériennes Mexico-Los Angeles et Mexico-Miami.

* Afin de mieux faire connaître les principaux produits de l'industrie nationale, une **Caravane Aérienne mexicaine** vient d'être organisée ; elle parcourra sous peu l'Amérique Latine.

* Les échanges commerciaux entre le Mexique et la Hollande ont augmenté, par rapport à l'année précédente, de 26 millions de pesos au cours de l'année 1956.

* La Banque Nationale du Commerce Extérieur fait savoir que le total des opérations de compensation (c'est-à-dire l'exportation de coton en échange de produits étrangers) s'est élevé, l'an dernier, à 794 millions de pesos. 208.500.000 pesos de coton — suivant le solde en cours — seront exportés cette année en échange de matériel de montage d'automobiles et de camions, de fibre de nylon, de matériel et d'appareils de radio et de télévision ainsi que d'autres articles qui seront importés, en premier lieu, des Etats-Unis, d'Allemagne Occidentale, du Canada et de la France.

* La Banque Nationale du Commerce Extérieur communique : Le Mexique a exporté en 1956 pour 3.849.600.000 pesos de coton, 1.328.500.000 de café en grain, 926.100.000

de cuivre, 654.600.000 de plomb, 546 millions 200.000 de pétrole lampant, 525 millions de zinc, 297.100.000 de crevettes, 167.600.000 de soufre, 118.400.000 de pétrole brut et 101.500.000 pesos de fourrages. Il a importé du pétrole et dérivés, des installations mécaniques, de l'outillage, des automobiles, ainsi que des moteurs et pièces de rechange, du matériel de chemins de fer et des tracteurs.

* D'après les statistiques de la Banque Nationale du Commerce Extérieur, les exportations mexicaines de marchandises et de services ont atteint, en 1956, 17.944 millions de pesos, alors que les importations se sont élevées à 17.838 millions. Par ordre de valeur, les principales exportations se présentent comme suit : coton (2.427 millions de pesos), café (1.043), cuivre (653), plomb (597), pétrole combustible (546), zinc (411), crevettes (247), soufre (168), pétrole brut (118), etc. Les principaux articles d'importation ont été — par rapport à leur valeur en millions de pesos — les suivants : pétrole et ses dérivés destinés aux régions éloignées du Nord-Ouest du pays (931), outillage (927), automobiles (648), pièces de rechange d'outillage (529), engins mécaniques (453), etc. Les principaux pays acheteurs ont été les Etats-Unis, le Japon et l'Allemagne Occidentale. Les importations mexicaines provenaient principalement des pays d'Amérique (13.611 millions) et d'Europe (2.100 millions).

* Devant le Sixième Cours International d'Expansion Agricole, qui vient de se tenir à Mexico, M. Ricardo Acosta, Directeur Général de l'Agriculture, a déclaré que la production nationale de la terre et du cheptel avait augmenté de 74 % depuis 1952. Le rendement des principales graminées et légumineuses s'est accru de 40 % pour le maïs, 49 % pour le riz, 80 % pour les haricots et de 14 % pour les pois chiches.

* M. Eduardo Chávez, Ministre des Ressources Hydrauliques, vient d'annoncer que les récoltes attendues dans les Districts d'Irrigation à la fin de la campagne actuelle, représenteront une valeur d'environ 4.400 millions de pesos, soit deux fois et demie de plus que pour la campagne 1952-1953.

* Au nom du Président de la République, M. Antonio Carrillo Flores a mis en marche le mécanisme fermant les vannes de l'écluse « Miguel Alemán », dans l'Etat de Veracruz. Ce barrage sera le plus grand lac artificiel de l'Amérique Latine ; il permettra de produire une quantité considérable d'énergie électrique.

NOUVELLES CULTURELLES

* A son retour de Paris, M. Nabor Carrillo Flores, Recteur de l'Université Nationale Autonome de Mexico, a fait connaître que l'Association Internationale des Universités tiendrait son Congrès Mondial en 1960 à Mexico. Ces assises rassembleront 400 Recteurs des principales Universités du monde entier.

* L'écrivain Alfonso Reyes a été élu Directeur de l'Académie Mexicaine. Le **Fondo de Cultura Económica** vient de faire une réédition de ses *Œuvres Complètes*, parmi lesquelles figure « *Visión de Anáhuac* ». Ce dernier livre a été demandé pour les cours de littérature comparée de la Sorbonne.

* En présence du Recteur de l'Université Nationale, de MM. Alfonso Caso et José Vasconcelos, ainsi que de nombreux invités, on a inauguré à Pachuca (Hidalgo) la Place Bartolomé de Medina, la Bibliothèque de l'Etat, le Musée régional et plusieurs autres édifices.

— Le VII^e Congrès National de Sociologie se tiendra, en septembre prochain, à l'Université Juárez, de Durango.

* L'Institut National d'Anthropologie et d'Histoire annonce qu'un site maya vient d'être découvert dans l'île de Jaina, face à la côte de Campeche.

* L'Institut National des Beaux-Arts ayant organisé un concours de pièces de théâtre en un acte, le jury vient de décerner un premier prix à M. Hugo Argüelles, étudiant en médecine, pour sa pièce « *Volorio en Turno* ».

* Le prix **Xavier Villaurrutia** attribué à « la meilleure création de 1955 » vient d'être décerné à l'écrivain Juan Rulfo pour son roman **Pedro Páramo**.

* Le **Salón de la Plástica Mexicana** a présenté une exposition — la première du genre depuis vingt ans — de l'œuvre du photographe Manuel Alvarez Bravo.

* Dans le cadre de l'Institut d'Histoire de l'Université Nationale de Mexico, il a été créé un Séminaire pour l'étude des principales institutions de la culture nahuatl.

Ce nouvel établissement sera dirigé par MM. les Drs Angel María Garibay et Miguel León Portilla, tous deux bien connus pour leurs travaux sur la littérature et la philosophie nahuatl.

NOUVELLES DU MEXIQUE

REVUE TRIMESTRIELLE

SERVICES CULTURELS DE L'AMBASSADE DU MEXIQUE A PARIS

N° 10 — 9, rue de Longchamp, — PARIS (16^e) — Juillet 1957

SOMMAIRE

Première couverture : Vue de Guanajuato

Germán Fernández del Castillo : L'Amparo, protection judiciaire des Droits de l'Homme. — **Manuel Romero de Terreros** : Jardins Mexicains au temps des Vice-rois. — **Luis Garrido** : Guanajuato. — **Paul Westheim** : Miroir d'une Société. — **Jesús Romero Flores** : Melchor Ocampo, le philosophe de la Réforme. — **María Elodia Terrés** : Naissance

d'un volcan. — FAITS, ŒUVRES, PERSONNES. La situation économique du Mexique. — **Conrado Zuckermann** : Ce que fait le Mexique contre le cancer. — **Sonia Verbitzky** : Quatre Musiciens mexicains. — Une manifestation d'amitié franco-mexicaine : la Place de Mexico. — Le Mexique à la Foire de Paris. — Nouvelles de Presse.

Dernière couverture : Etrier en argent
(Collection Granat)

Les articles contenus dans ce Bulletin engagent la seule responsabilité de leurs auteurs

La reproduction partielle ou intégrale de tous nos articles et informations reste autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance.

Imprimerie spéciale du C.M.M.
121, rue Montmartre
PARIS

